



INVITATION
À ÉCRIRE

La TOURNÉE
des AUTEURS

Livres!
à vous!
à Voiron

Recueil des textes de l'invitation à écrire

Sommaire

- 5- L'île d'Onassis (Nadine Tessier)
- 6- Cela fera de la musique ! (Alain Graz)
- 8- Brisez la glace (Jean-Pierre Daloiso)
- 9- L'épreuve de Paulo (Philippe Grand)
- 11- L'obscur et l'audace (Laurence Fragiacomò)
- 13- Joël (Vicky Mignotte)
- 15- Sans titre (Catherine Pouille)
- 16- Confusion (Josselyne Lazzarotto)
- 17- Un coup pour rien (Taramont)
- 19- Sacerdoce (Marie-Pierre Gilleron)
- 20- Un après-midi tranquille (Evelyne Donna)
- 21- Sans titre (Sylvette Michel)
- 23- La vérification des limites (Pascale Hachet)
- 24- Belle balle pour paumée perdue (Pascale Giraud)
- 25- Sans titre (Sylvaine Beaumelle)
- 26- La part des anges (Dominique Osmont)
- 28- Nyctalope (Pat Hapont)
- 29- Sans titre (Ma'Gara)
- 31- Pour elle (Laurence Odier)
- 33- Une nuit particulière (Christine Charmoy)
- 34- Le rêve (Jean-Louis Vernet)
- 36- Sans titre (Nathalie Bouvier)
- 38- L'ombre (Florence Dussurgey)
- 39- Tommy (Madeleine Hautson)
- 41- Inspecteur Lebec - 1^{er} épisode (René Desaintjean)
- 42- Tap tap, cric crac (Cécile Chastagnier)
- 43- Sans titre (Isabelle Françon)
- 44- Vengeance aigre-douce (Andy)
- 45- Un peu Nature (Joanne P.)
- 47- Sans titre (Rosemarie Chazay)
- 48- Trouer le ciel (Geneviève Allegret-Boyer)
- 50- Splash! (Pauline Boissieux, 12 ans)
- 51- Save My Soul (Véronique Rolland)
- 53- Que de sottés gens (François Rose)
- 55- Un témoin embarrassant (Pierre Delabarre)
- 57- Rêve ou réalité ? (Christel Charvier)
- 59- Fait divers (Claire Deroeck)
- 60- Sans titre (Véronique)
- 61- Terreur Glaciale (Cory)
- 62- A la fête foraine (Clément Boisieux, 9 ans)
- 63- Lily et le loup (Violette Chabi)

- 64- Le mercenaire** (Gaïa C.R.)
- 65- Exécution** (Soazig Kerdaffrec)
- 67- Clair-obscur** (Mégane Pichard)
- 68- Lettre à Marcus Malte** (Jacqueline Zerbini)
- 69- Joseph le jardinier** (Yet)
- 70- Cream de sang-froid** (May)
- 72- « Monsieur »** (Jean-Yves Gallin)
- 74- La décision** (Axelle Lorenzso)
- 75- Une ombre** (Christine Pivot-Pajot)
- 76- Brouhaha incessant** (Laurie Toniutti)
- 78- Sans titre** (Noëlle Roth)
- 79- Ichthyophobe** (Yoann Gaillard)
- 81- Le scientifique** (Julien Schaeffer)
- 82- Le moment choisi** (Agnieszka Gross)
- 83- Le duel** (Michel Hintzy)
- 84- Rouge flamme** (Mélanie Moulin, 15 ans)
- 85- Une certaine nuit** (Christiane Fourel)
- 86- Si tu avais pu** (Bernard Lagarrigues)

L'île d'Onassis (Nadine Perrier)

Katia avait convié cent personnes à fêter son installation sur l'île de Skorpios, que son père le milliardaire russe Rybolvlev lui avait offerte quelques mois plus tôt.

Athina Onassis s'était enfin résolue à vendre ce joyau de deux cents hectares, comme pour conjurer le sort et se débarrasser à tout jamais de la malédiction de la dynastie Onassis.

La fête battait son plein, les amis de Katia tournaient autour des buffets géants sur lesquels trônaient des cascades de flûtes de champagne de grand cru, un D.J connu aiguillonnait les danseurs. Le clou de la soirée fut un gigantesque feu d'artifice aux couleurs flamboyantes et c'est là que l'homme apparut soudainement, en ombre furtive : « Il braqua l'arme droit devant, dans l'obscurité » et Yvan Tchorkov, le célèbre styliste russe, chouchou du moment, s'écroula, alors qu'il se promenait dans le jardin de la villa. Le meurtrier s'éloigna rapidement et discrètement. Personne n'avait entendu, tant il y avait de bruit.

Une jeune femme, belle dans sa mini robe en lamé doré, un peu éméchée, buta sur le corps en marchant d'un pas peu assuré et poussa un cri strident en découvrant le mort.

Elle courut à perdre haleine chercher des secours... Qui pouvait en vouloir au styliste au point de le suivre sur l'île et l'éliminer ?

Cela fera de la musique ! (Alain Graz)

« *Tout corps sonore mis en œuvre par le compositeur est un instrument de musique* ».

Hector Berlioz

Il braque l'arme droit devant lui, dans l'obscurité
Et il tire, tire sans s'arrêter...
Sa fureur est dans le pistolet
Il y a tant d'araignées
De sorcières à balai, de monstres si laids,
De scorpions, de serpents, d'esprits errants.
Il y a tant de délires hurlant dans sa tête d'humain.
Supporter leurs tortures jusqu'à demain...
Ça braille, ça beugle tant
Spectres geignants et gémissants.
Hallucinations, folle démente
Les faire taire, les faire disparaître à jamais.
Trouver la paix immense !
Tirer, tirer ! Chimériques illusions d'aliéné...
Vains désirs, espoirs puérils
Supprimer ses peurs à la salve du fusil !
Et les balles rebondissent sur le sol,
Eclatent les murs et fracassent le plafond,
Dansent, virevoltent.
Excités par les rebonds du son
Les fantômes comme au bal
Rient, esquivent les balles.
Tourne ton barillet, Vide ton pistolet,
Cela fera de la musique !
Batteries, guitares électriques,
C'est bien désuet !
Les tirs de kalachnikov en rafales,
Les démons ils en raffolent !
Ils adorent le vacarme des salves,
Les détonations des fusillades...
Dépassé « *power ballad* »
Démodés, Heavy metal, punk revival
Vieillots, concerts bruyants, Hard rock, Métal hurlant
Périmés, AC/DC, Guns N'roses.
Compose une berceuse avec tes armes
Déflagrations, fracas, ose, ose !
Explosions, sirènes d'alarme
Magie noire de tes nuits blanches,

Les faire crever, vengeance !
Tente la sorcellerie, l'envoûtement
Des percussions, des vibrations, des éclatements
La dissonance passagère des Browning, Revolver,
Colt, Luger, Beretta, Winchester.
Tirer pour effacer le bruissement de l'enfer
Mitriller pour oublier l'incessant chuchotis
Du sanglot étouffé de nos vies.

Brisez la glace (Jean-Pierre Daloiso)

Phil ne tolérait plus son reflet dans le miroir. Malgré tous ses efforts à vouloir nier l'évidence, il n'arrivait toujours pas à accepter sa bobine. Il en avait pourtant une à tourner des westerns spaghetti. Mais ça, c'était le rêve...

Cet individu qui se dessinait sur la glace, ainsi diminué, les sillons creusés par les années perdues à errer, de bistrot en maisons closes, il ne le reconnaissait pas. Ce n'était plus le Phil de la première jeunesse : tous ces excès avaient fini par lui raboter le visage.

Alors, il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité et il appuya sur la gâchette ! Avec une précision chirurgicale, un coup bien placé suffit : un bruit sec et bref et l'affaire était classée.

Enfin, il allait pouvoir se libérer d'un lourd fardeau. Enfin, il allait vivre. Finies les questions existentielles vaines.

L'acceptation de soi passerait par ce processus. Comme une rivière torturée qui reprend toujours son lit, la vie reprend ses droits. Il en fut ainsi pour l'éternité...

L'épreuve de Paulo (Philippe Grand)

L'escalier de pierre s'enfonçait droit devant lui. Les marches, usées par la multitude de galoches qui les avaient empruntées, étaient polies à l'extrême. La proximité des douves remplies d'eau stagnante rendait tout humide. Les joints des murs étaient verdâtres de mousse. Un crapaud coassa quelque part dans le noir. Paulo frissonna. Il fallait y aller. Il soupira et se résolut à descendre. Il avait promis, il devait le faire. Depuis ce matin, Pito avait disparu. La Demoiselle lui avait demandé, à lui, de le retrouver. Bravant l'écoeurement que provoquait le contact gluant de la mousse sur ses doigts, il s'appuyait contre la muraille. L'entrée n'était plus qu'un trou lumineux et blafard loin dans son dos. Le bas des marches semblait ne jamais arriver. Et si Pito avait chuté dans un trou du mur? S'il était blessé? Si des rats plus gros que le matou des cuisines l'avaient mangé? Une sueur glacée collait sa chemise à la peau de son dos. L'oreille aux aguets, il en oubliait de respirer. Il repensa à Demoiselle Marie, espérant ramener un peu de chaleur dans son cœur angoissé. La fille du seigneur, avec ses yeux si bleus, son sourire si radieux... Il fut surpris quand son pied s'enfonça dans la boue. Le bas des marches, enfin! Ses rares poils se hérissèrent sur ses bras. Il y était! Ce fut long! Il inspira, bloqua et écouta à nouveau. Rien. Pas de bruit laissant penser que Pito pourrait être là. Il n'osait appeler l'animal. Il préféra progresser en silence, sans lâcher le mur. Pourquoi diable être venu là sans prendre une torche ou une lanterne. Trop pressé de rendre service à la jeune fille, il en avait oublié le bon sens et la prudence élémentaire. Trop tard, allons-y. Un nouveau coassement, suivi d'un bruit d'éclaboussement lui rappela la présence du batracien. Il préférait se concentrer sur la grenouille, plutôt que d'imaginer ce que l'obscurité pourrait dissimuler. Il savait qu'en pareille situation, son imagination fertile était son pire ennemi. Chaque pas l'obligeait à extraire ses godillots du sol visqueux, provoquant un bruit de succion écoeurant. Le froid et l'humidité n'empêchèrent pas son dos de se couvrir de sueur, ni son front de s'emperler. Pour lui avoir rendu de nombreux services, le forgeron lui avait offert une dague. La bienveillance du seigneur à son égard l'autorisait à la porter à la ceinture. Pour se redonner un peu de courage il la dégaina. Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité. Un grincement horrible le fit sursauter. Il était sûr d'avoir pâli. Il accéléra l'allure, persuadé d'être plus près de la sortie que de l'entrée. Il vit une lueur au coin d'une embrasure. Il tourna. La violence de la lumière l'obligea à fermer ses paupières. Il reconnut, à contre-jour, la silhouette de la Demoiselle. Autour des plis de sa robe, gambadait Pito. Dans son dos, s'étalait sous le radieux soleil printanier, un jardin en friche.

- Te voilà. Puisque tu as prouvé ton courage, tu as gagné le droit d'entretenir notre jardin secret à Pito et moi. Viens une heure tous les jours, on parlera en même temps...

- Bien sûr, ma Demoiselle. J'aurai des outils.

Paulo inclina la tête, plus pour cacher son sourire radieux et les mille soleils qui luisaient dans ses yeux que par signe de déférence ou de respect envers sa maîtresse.

L'obscur et l'audace (Laurence Fragiacomò)

« Et si j'acceptais de me laisser séduire ? Et si pour une fois j'osais m'approcher de ce qui me tente si éperdument ? » S'interrogeait Alfredo Fenanzi en se passant la main dans les cheveux, puis dans la toison poivre et sel de son torse, signe chez lui d'intense réflexion en cours.

Il bilante, Alfredo, il recense, évalue, jauge et suppute ce soir. Il questionne et interroge. Il veut des réponses, du solide et du concret.

Les yeux fixes, l'esprit en vadrouille qui vagabonde, fuit, virevolte, feinte, faux-semblante, et subterfuge devant ce désir puissant, vivace et douloureux d'écrire qui le tenaille et le taraude comme une épine dans sa chair. La cigarette allumée se consume, la Romanée-Conti tiédit, chambre et s'ennuie dans son verre. A bien le regarder on dirait l'incarnation d'un panneau « Ne pas déranger » à lui tout seul tellement il semble immobile et minéralisé. D'ailleurs, le déranger, il n'y pas de risque, il vit seul.

La cinquantaine agréable, Alfredo laisse ainsi flâner ses pensées, assis et débraillé dans sa cuisine rouge en cette fin d'après-midi étouffante du mois de juillet. C'est la brunante, l'heure bleue entre le jour et la nuit où le ciel s'emplit de bleu pâle plus foncé que le bleu ciel du jour. Les bruits de la ville, l'odeur du bitume chaud, composent l'arrière-plan de ce décor et s'estompent en travelling arrière devant le hurlement de ce besoin, devant cette évidence d'écrire. Le décor est posé.

Il n'a pas pu l'éviter, elle lui a tendu les bras cette petite annonce, glissée comme par hasard devant ses yeux. Il a bien essayé de l'ignorer et pratiqué l'art de l'esquive, pirouetté en lui tournant le dos, il a bien fermé les yeux ...mais un tout petit peu trop tard. Il l'avait lue cette invitation au voyage, cette scandaleuse opportunité de se lancer. Ce romancier au nom improbable à double consonne qui sentait le roman noir, qui fleurait bon Bogart et Hammet, l'autorisait lui aussi à joindre sa petite musique à la symphonie des écrivains. Mais oserait-il, se lancer, lui Alfredo Fenanzi, dont la vie ordinaire et sans autres drames que les déconvenues quotidiennes lui semblait fade, sans relief ? De quel droit se hasarderait-il à livrer des réflexions qu'il jugeait banales et truffées de lieux communs ?

« J'ai peur, finit-il par s'avouer. Je suis le plus intransigeant de mes juges et j'ai des délicatesses de midinette lorsqu'il faut livrer ce que j'écris. Je suis une véritable chaisière » se dit-il en souriant.

Certes, il avait bien pondu, douloureusement, quelques textes, gribouillé quelques petites historiettes, sans importance assénait-il, les ayant déflorées timidement à l'acquiescement poli et inconditionnel de proches alors qu'il était tétanisé de lire dans un haussement de sourcil la fin irrévocable d'une carrière d'écrivain même pas née. Il se haïssait d'être si vulnérable à autrui.

« Bien des vocations sont mortes avant que d'être nées. Que je me voile ou me dévoile, j'existe au travers de l'autre par le regard. Qui peut me détruire ou me faire vivre » ajoutait-il, philosophe. C'est si définitivement simple et si inexorablement radical. Aucune échappatoire à cela. Jamais.

Et voilà qu'il pouvait sur une page, plonger en apnée dans les mots et les phrases, le rythme et la musique des formules, voilà qu'il lui était permis, sans jugement aucun, et sans aucun enjeu, d'écrire. D'oser enfin sa passion.

Alors, finissant son verre de Romanée, qui privée de lèvres avait perdu un peu de sa superbe, il saisit son stylo comme une dague et braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité...Il allait enfin relever le défi.

Joël (Vicky Mignotte)

Boum, boum, boum...: 8 heures du matin. Ca durait depuis hier soir. Joël n'en pouvait plus. Pendant l'année, il travaillait dur, alors, comme récompense, il avait loué cette villa « prestige » pour lui et sa famille. Un site merveilleux déniché sur « booking.com ». Villa pieds dans l'eau sur la plage de Cala d'Orso en Corse. Mais, surprise totale, il n'était pas précisé qu'une paillote occupait la plage juste en dessous. Chez Doumé qu'on l'appelle. Or Doumé aurait déchu s'il s'était contenté de vendre du Coca et des glaces en cornet. Non, il fallait attirer une autre clientèle. La nuit venue, il mettait à plein tube une musique ringarde et tonitruante qui se voulait « djeune ».

Au bar, ce soir-là, il n'y avait que lui et ses copains pour goûter aux joies des maxi décibels. A croire d'ailleurs qu'ils étaient tous clonés, ceux-là : crâne rasé, barbe de 3 jours, treillis léopard, veste généreusement ouverte sur les poitrines velues, au cou, une chaînette en or avec effigies diverses: la madone, la Corse ou la médaille de baptême.

Joël avait poliment demandé les premiers jours si l'on pouvait baisser le son après minuit. Il savait la paillote illégale et son ouverture tardive encore plus. « Si t'es pas content, retourne en France. Ici on est chez nous » s'était-il entendu répondre. Plier devant la force, lui qui est légaliste, lui était insupportable.

Cet après-midi-là, comme il ne faisait pas beau, il avait décidé de faire plaisir à ses gosses. Ils étaient allés en famille chez KING JOUET, aux abords de Propriano. Tom avait repéré un fusil en plastique, noir avec la crosse marron. C'était contraire aux principes éducatifs de Joël mais sous la pression de sa femme, il céda. A la maison, Tom avait voulu dormir avec son jouet et le garda dans son lit.

Et voilà qu'à deux heures du matin Joël, excédé, s'empara du fusil et, en totale méconnaissance des réactions des paillotiers du golfe de Valenco, entra dans l'établissement par la porte de derrière. Il braqua l'arme droit devant lui dans l'obscurité, seul le bar était éclairé. « Et maintenant on arrête la musique ». Sa voix avait une tonalité assurée qui le surprit lui-même. Doumé se retourna et le peu que Joël vit dans ses yeux le remplit d'un orgueil viril. Mais un collègue de Doumé sortit son flingue et tira. Heureusement Joël, victime du rhume des foins, se baissait justement pour ramasser son kleenex, accessoire indispensable en période de crise. La balle le rata et alla se fichier dans l'ampli de la sono. La musique stoppa net. Joël exultait. Mais en une seconde, le groupe lui tomba dessus.

Le vacarme réveilla Tom. Il chercha son jouet et ne le trouvant pas, il sortit en pyjama en hurlant dans la nuit « mon fusil, mon fusil ». Un des types,

moins abruti que les autres, s'écria « stoppez les gars, c'est un jouet ce flingue ». Joël gisait sur le sol. Il tamponna son nez plein de sang avec le fameux kleenex.

Dans l'embrasure de la porte, il vit son gamin en pleurs avec le fusil cassé dans les mains. « Tom, demain on retourne chez KING JOUET et on achètera plein de pétards. Tu vas voir le boucan, une vraie nuit bleue ».

Même le plus crétin des gars se dit « C'est pas possible, ce mec-là il va jamais sortir vivant de l'île ».

Mais tous le laissèrent se relever et partir dans la nuit, tenant Tom par la main.

Sans titre (Catherine Pouille)

Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité. C'était la première fois depuis qu'il vivait là qu'il entendait un tel bruit... angoissant et touchant à la fois, le prenant aux tripes. Cela semblait relever de la plainte, de l'appel. Ce cri déchirant l'avait surpris dans son sommeil, et c'est pour cela qu'il avait saisi le canon glacé du fusil, réflexe qui aurait dû le surprendre, s'il avait eu le temps d'analyser la situation.

Comme cela arrive quand on sent sa dernière heure arriver, Jake revit des passages de sa vie défiler. Son installation, il y a quelques mois, dans ce coin perdu des bois lui revenait à l'esprit. Son désir puissant de se fondre dans une existence en communion avec la nature la plus sauvage qui soit. Etre libre, ne compter que sur soi, être au plus près de tout ce qui vit dans les bois, les rivières et se mesurer aux éléments. Le climat aussi participait à rendre plus éprouvants les choix de Jake : les mois d'hiver longs et rigoureux, avec la difficulté à trouver du gibier ou même des poissons dans la rivière gelée, et le caractère implacable de l'été et sa chaleur écrasante, les moustiques, la soif.

Les derniers mois de sa vie repassés, il se ressaisit un peu. Son index glissé dans la gâchette de l'arme commençait à se raidir. Jake n'avait pas l'âme d'un tueur, même envers les animaux. Il aimait trop la nature et tout ce qu'elle recelait de vie et d'émerveillements. Depuis le début de son aventure, il attrapait ses proies avec des pièges, en utilisant toutes les ruses qu'il connaissait ou inventait, mais jamais il n'utilisait son arme. Le fusil, c'était le cadeau inattendu de la dernière bonne âme qui l'avait amené à quelques miles de là, dans son pick-up bardé de deux gros chiens- loups gris et noirs. Un certain Ethan, la barbe longue et grisonnante, le chapeau vissé sur le crâne, le sourire quelque peu édenté, mais qui vous touchait au plus profond par sa simplicité et sa candeur. Ethan avait tout de suite plu à Jake, et l'inverse était vrai. Le vieil homme semblait envier la jeunesse de Jake, l'audace ou l'inconscience de celui qui vit ses rêves sans rien remettre en question, sans laisser quiconque le dévier de son objectif. Ethan lui avait bien proposé de travailler un temps à la ferme avec lui, mais il avait vite compris que rien ne devait arrêter Jake dans sa mission, ensuite peut-être... et si Ethan était toujours de ce monde...

Mais à cet instant précis, Jake était debout dans cette nuit fraîche et sans lune, l'arme dans les mains, incapable de dire qui le défiait, homme ou bête, ami ou ennemi. Tirer devait être la dernière alternative, mais il savait que si par malchance c'était un grizzly qui rôdait, ou tout autre animal du même acabit, il ne devait pas attendre d'être blessé pour réagir... Ce serait la bête ou notre ermite qui garderait la vie.

Confusion (Josselyne Lazzarotto)

Ce soir, comme chaque soir, dimanche compris, la mère s'en va travailler bien que l'usine soit fermée depuis de nombreux mois. Sur son changement d'emploi, elle n'a donné aucune explication à ses garçons qu'elle a faits toute seule mais Léo entend de plus en plus souvent « *Fils de pute ! Fils de pute* » sur son passage.

La mère partie, lui et son petit frère Marius sont les maîtres des lieux : point d'horaires pour les repas, point de menus non plus, c'est chips, coca et sucreries à volonté devant la télé où ils s'endorment parfois. La belle vie, quoi ! Enfin presque car il y a quelque temps, Léo a été approché par un plus grand, le caïd de la cité, celui à qui on ne refuse rien. « King » on l'appelle. Il a imposé sa protection contre de menus services : faire le guet certains soirs au pied d'un immeuble ou simplement garder chez eux des paquets mystérieux. Le gamin s'acquitte de ses taches avec fierté et application.

Pour le remercier, King lui a offert un pistolet à air comprimé, un vrai de vrai, avec dix balles. Il s'est entraîné et en a déjà tiré six. La dernière a fait voler en éclats la cible : un verre posé sur le toit de la voiture du gueulard d'en face.

Ce soir, les deux gamins sont tranquilles chez eux. La police a fait une descente dans la cité hier et aujourd'hui règne un calme apparent.

Marius s'est endormi devant la télé. Impossible de le réveiller. Léo a rejoint son lit en l'abandonnant sur le canapé.

Soudain, un bruit insolite réveille Léo : on marche dans la cuisine, il en est sûr ! Il se souvient : il a oublié de fermer la fenêtre et les paquets cachés derrière la poubelle lui reviennent en mémoire. Pas de doute ! Quelqu'un est là pour les piquer !

Sans bruit, il se lève, s'empare du pistolet caché sous le matelas et n'écoutant que son courage, s'approche lentement de la cuisine. Le couloir ne lui a jamais paru aussi long. Cette fois, il en est certain, on marche là, tout près de l'évier. Arrivé à l'entrée de la cuisine, il braque l'arme droit devant lui dans l'obscurité, appuie sur la gâchette. Un hurlement crève le silence, un corps s'écroule... Une voix plaintive qu'il reconnaît... puis plus rien !

Paniqué, Léo tâtonne à la recherche de l'interrupteur. *Il est où ce putain de bouton ?* Enfin, la lumière jaillit... Horreur ! Marius gît dans une mare de sang, un gobelet d'eau renversé à ses côtés.

Un coup pour rien (Taramont)

Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité, fit un pas de plus, trébucha et s'étala de tout son long. Le coup partit, trouant le silence de la montagne, aussi incongru qu'un éternuement entre deux mouvements d'une symphonie à la salle Pleyel.

Kevin était un ado courageux mais pas téméraire. Comment l'être de nos jours quand dans l'escalier de l'immeuble B de la cité "Vercors" on entend ce qu'on entend et on voit ce qu'on voit ?

Mais qu'entend-on au juste ? On entend parler d'insécurité, même dans la montagne, où il y aurait des moutons égorgés par dizaines par des meutes de loups venus des Abruzzes ou de je ne sais où encore. Et que voit-on ? Des jeunes et des moins jeunes, armés jusqu'aux dents et pas seulement pour le cas où les susdits loups descendraient dans la cité. Alors que fait-on quand on se dit : J'habite la cité "Vercors", je vois ces montagnes chaque jour à travers les vitres troubles de la cage d'escalier et je n'y suis jamais allé. C'est ballot, non ?

Qu'à cela ne tienne, j'ai 15 ans, je ne suis pas une mauviette, je peux prendre le bus jusqu'à Corrençon, j'ai un pote dont le vieux a une canadienne du temps où il était scout et un autre qui a un grand frère qui a de quoi se défendre. Moyennant quelques vacations de surveillance, il me prêtera ce qu'il faut pour affronter la dangereuse nature. Et au moins, j'aurai enfin quelque chose d'intéressant à raconter aux meufs".

Comme dit, Kevin était courageux mais pas téméraire : un ado moderne appliquant le sacro-saint principe de précaution.

Il avait planté sa tente sur le plateau, environ 2km après le terminus du bus : faudrait quand même pas songer à se fatiguer par une marche superflue ! La soirée avait été fort agréable, le temps doux et le casse-croûte roboratif. Il manquait juste un petit quelque chose pour réduire tout cet espace, remplir tout ce silence, une compagne, quoi ! Une meuf de préférence.

Entre chien et loup, les ombres s'allongèrent, les oiseaux de nuit partirent en chasse et l'angoisse s'installa. Kevin la jugula en pensant à son arme bien planquée dans son duvet. Le crépuscule laissa place à une nuit noire. Kevin n'avait pas songé à s'enquérir du stade de la lunaison.

Avec la disparition de la vue, l'ouïe devient plus fine, mais ça Kevin ne le savait pas. C'est quoi ces aboiements pas très loin ? Personne pour dire à Kevin que le loup n'aboie pas.

Alors, quand, à la faveur d'un coup de vent, sa maison de scout fut flagellée par la branche d'un aulne, il crut l'ennemi à sa porte.

Le coup était parti sans même qu'il ait tiré : il avait juste trébuché contre une racine malicieuse.

Retiré sous sa tente, le genou et le moral en compote, Kevin attendit le

matin, sursautant au moindre bruit, mais réfléchissant intensément à la façon dont son escapade pourrait être relatée sans que la gloire qu'il escomptait en retirer ne soit ternie par la mauvaise conscience engendrée par des arrangements trop éloignés de la réalité des faits.

Kevin était un ado courageux mais pas téméraire, crâneur certes, mais pas malhonnête non plus. Il se dit que le mieux serait sans doute de passer ce galop d'essai sous silence et de retourner sur les lieux à la prochaine pleine lune, histoire de ne pas prendre des vessies pour des lanternes et de vulgaires chiens de ferme pour leurs frères sauvages.

Sacerdoce (Marie-Pierre Gilleron)

Dimanche, 23h, une nuit profonde, Marc rentre de sa garde à l'hôpital, quarante-huit heures non-stop. Il a délibérément choisi de marcher ce soir, trop de choses à évacuer : des heures longues et difficiles, la misère, des patients impatients, des cas désespérés... Tout ça pris en pleine face comme d'habitude... Comme d'habitude, il songe à tout arrêter : soigner oui, mais pas comme ça ; rétablir la vie oui, mais pas risquer la sienne !

Il était 3 heures ce matin, la salle des urgences ne désemplassait pas, l'infirmier de régulation, à l'entrée, avait signalé à minuit cet enfant de huit ans accompagné de son père. L'enfant présentait de multiples contusions, il était prostré, le père calme et attentionné.

Marc se présente pour conduire l'enfant en salle de soins, le père se lève brusquement, le regard perçant, la bouche crispée, il tend le bras il braque l'arme droit devant lui dans l'obscurité du couloir :

- C'est pas moi, tu entends, c'est pas moi qui a fait ça au gosse ! Soigne-le, t'as compris et ferme ta gueule, sinon....

Marc sent l'arme se rapprocher inexorablement.

- Oui, oui M'sieur, je fais mon boulot et vous partez !

- T'as intérêt mec !

Pas le temps d'arriver, l'enfant défaille, juste le réflexe de le retenir avant que sa tête ne heurte le sol. Alertés par la discussion qui a déchiré le silence de la nuit, le vigile et son chien s'approchent. Le père s'affole, il retourne l'arme vers son thorax et

Marc n'en peut plus de ce métier, il marche, il pleure...

Mardi soir 22heures il retournera à sa garde.

Un après-midi tranquille (Evelyne Donna)

Seule dans la maison, Jeanne profitait de cet après-midi d'automne pour terminer la lecture des aventures de Sherlock Holmes.

Alors que le soleil déclinait doucement derrière les pins, créant des ombres gigantesques autour de la maison, Jeanne admirait ce spectacle dont elle ne se lassait jamais.

Allongée sur le divan, dans la douce atmosphère d'un feu de cheminée, son livre ouvert, posé sur sa poitrine, son esprit vagabondait au gré des changements de lumière.
Sans qu'elle y prenne garde le crépuscule avait rempli la maison.

Jeanne frissonne ; vite allumer, recréer le soleil, la chaleur.
Légèrement désorientée et à l'aveuglette, elle se dirige vers l'interrupteur.

A ce moment son bras tendu à la recherche de l'interrupteur, elle heurte quelque chose de métallique. Elle sursaute, hésite, qui se trouve sur son chemin ?

Un homme est là, il braque l'arme droit devant lui, dans l'obscurité où seuls les ultimes crépitements du feu de bois se font entendre.

L'angoisse la submerge, l'empêche de respirer Il lui parle, que dit-il ?
Jeanne sursaute, interdite :
« Vite, remue-toi et puis ferme la bouche au lieu de bâiller comme une carpe hors de l'eau ! » S'époumone son frère.

Puis regardant le livre tombé au pied du divan « Ah je vois ! Ça ne te vaut rien les romans policiers, tu as la tête de l'assassin pris au piège ».

Eclatant de rire, Jeanne enfin dans la réalité, est pour la première fois heureuse d'entendre les sarcasmes de son frère.

Sans titre (Sylvette Michel)

Il s'ennuyait ferme. 10 jours qu'il se terrait dans ce local, comme un rat. 10 jours sans presque voir la lumière. 10 jours sans qu'elle lui amène quelque chose de correct à manger. Il rumina. Il ne devait pas bouger, se tenir tranquille, attendre encore quelques semaines que tout soit rentré dans l'ordre. Son bras droit le démangea, il souleva la manche de son pull, pour découvrir la zone où la lame du couteau s'était enfoncée. La plaie s'était infectée et l'intérieur du bras était tuméfié. Il grimaça.

Son attention se porta sur le bruit d'un petit grattement au vasistas, signe de reconnaissance que Louise avait mis en place lorsqu'elle le rejoignait car, de la rue animée, personne ne devait le repérer. Par prudence il se cacha derrière l'armoire métallique, à l'opposé de la porte. Il braqua l'arme droit devant lui dans l'obscurité.

- Tu es là ?

La voix douce et sereine de Louise tranchait avec l'atmosphère du local.

- Bonjour ma Louise

dit-il en s'approchant d'elle pour l'enlacer. Elle se figea.

- Qu'est ce qu'il y a Louise ?

- Rien

- Si, Louise, que se passe-t-il ? Ils se doutent de quelque chose ? T'ont-ils encore interrogée ?

- Non je t'assure, tout va bien, c'est juste ... une impression bizarre

- Quelle impression bizarre ???

- Je ne sais pas, mais t'inquiète pas ça va aller

- Si quelque chose ne va pas, tu dois m'en parler Louise ? Tu promets ?

- Oui, oui ne t'inquiète pas

Son pressentiment se dissipa. Elle posa ses clefs, enleva son sac à dos et sortit deux tomates et une boîte de sardines qu'elle avait récupérées le matin-même en passant chez sa sœur. Dans un papier alu, une part de quatre-quarts encore chaud qu'elle mit sur le radiateur pour conserver la chaleur. Il mangea dans un silence pesant. Assise sur le bord du meuble, Louise ne le regardait pas, ses doigts jouaient avec l'ourlet de son gilet qu'elle enroulait, déroulait...

- Bon il faut que j'y aille, dit-elle en attrapant son sac, je dois encore aller vérifier que tout est en place dans la maison, je reviens ce soir

Il la saisit fermement par le poignet :

- Faut pas que tu craques Louise, tu le sais ? Souviens-toi pourquoi j'ai fait ça, il allait continuer longtemps ? Non franchement je ne supportais plus de voir la peur dans ton regard, j'allais pas le laisser faire !

- Oui je sais, t'as raison, lâche-moi il faut que j'y aille !

Il l'attira vers lui et l'embrassa, posa ses lèvres dans son cou, respira sa peau en fermant les yeux puis desserra son étreinte. Putain qu'est-ce qu'il

l'aimait cette fille ! Louise s'écarta et s'éloigna sans le regarder en se faufilant par la petite porte. Elle se retrouva à la lumière du jour au milieu des passants. Elle étouffait. Le contraste avec l'air du dehors la fit tousser. Elle fila droit devant, se dirigeant vers la maison de sa sœur, quand elle réalisa qu'elle avait oublié les clefs sur la table. « Quelle conne ! » Elle retourna sur ses pas, poussa la porte du local et entra dans la pénombre. L'instant d'après Louise s'écroula inanimée sur la dalle en béton. Le sang commença à perler dans ses cheveux bouclés. Un bruit sourd retentit. Personne ne le remarqua, le flot de passants continua ses allées et venues.

La vérification des limites (Pascale Hachet)

Il braqua l'arme droit devant lui,
Dans l'obscurité.
Dans sa tête, il n'y avait plus de bruit.
Il avait décidé :
Etre plus grand que son ombre portée.

Justement l'arme étirait son propre contour,
Il rajouta à sa vie, un jour.
Il lui sembla devenir démesurément puissant,
Il ne douta plus, pendant un instant.
Il crut avoir toute la nuit devant lui,
Avec son arme, il campa sa propre folie.

Et puis, une lueur fut projetée,
Il ne vit plus qu'une silhouette en papier.
Son corps lourd perdit sa hauteur,
Il s'enroula dans sa peur.
Seule subsistait sa croyance perdue,
Son illusion d'homme fourbu.

Belle balle pour paumée perdue (Pascale Giraud)

La colère grondait, corps et cœur en sourdine, elle cherchait une issue pour donner libre cours à sa noirceur, déverser son fiel amer et colorer de pourpre les jours et les joues. Les couleurs primaires pour un tableau lunaire, les douleurs binaires d'une vie à l'envers. Il fallait mettre un terme à ce cri, à cette douleur viscérale et profonde, la faire taire, la lui boucler, mais n'était-ce pas lui donner raison, la placer sur un piédestal, lui rendre hommage, la vénérer, la caresser, l'idolâtrer. Un peu de brutalité, un coup de pied dans cette fourmilière de ressentis interdits, de meurtrissures assassines, entre narcisse et fleur bleue au nombril de l'Amour. La belle échappée pour l'échapper belle. Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité pour mieux s'exercer à la retourner, bien décidé à mettre au fond de cette gueule muette la belle balle qui anéantirait le néant, qui laisserait couler le flux écarlate, qui rendrait la vie. A qui la dois-je? Qui remercier avant de la lui remettre? Et ce cadeau sans notice préalable pour sa bonne utilisation....

Sans titre (Sylvaine Beaumelle)

C'était un soir d'hiver, il faisait nuit, la pluie tombait, Dana se pressait pour se rendre à son travail. C'était son premier jour, elle venait d'être embauchée par une banque après de longues années de recherches d'emploi.

Elle s'était habillée avec soin et l'image que lui renvoyaient les vitrines des magasins la satisfaisait.

Tout d'un coup au détour de la rue, elle fut surprise de voir un homme masqué, Il braqua l'arme droit devant lui dans l'obscurité.

Elle entendait derrière lui des voitures de police, les sirènes hurlant dans la nuit.

Elle se cacha dans une entrée d'immeuble, ses jambes tremblaient et elle n'osait plus respirer de crainte de se faire remarquer.

Tout d'un coup elle vit apparaître devant elle le fugitif avec son arme au poing qui la regarda l'air menaçant et lui fit signe de se taire, Elle se sentit toute petite, la panique l'envahit mais elle ne bougea pas pour que cet homme très excité, ne lui fasse pas de mal.

Elle décida de lui parler et d'entrer dans sa pensée en essayant de comprendre les raisons de son évasion car elle venait de comprendre qu'il s'était évadé de Fresnes.

L'homme la menaça de son arme et Dana lui demanda la raison de son évasion.

Il lui expliqua qu'il avait été condamné pour un braquage qu'il n'avait pas commis et qu'il voulait retrouver le vrai coupable afin de lui faire payer sa dette.

Dana entretint un dialogue avec lui et comprit qu'il était réellement innocent et lui conseilla de se rendre car la fuite ne ferait qu'aggraver son cas.

A ce moment-là les policiers pénétrèrent dans l'immeuble et neutralisèrent le fugitif qui n'opposa aucune résistance.

Dana lui sourit.

A cet instant-là, elle fut réveillée par la sonnerie de son réveil et elle s'aperçut qu'il s'agissait d'un rêve.

Elle se leva précipitamment, il était temps de se préparer mais elle ne put pas effacer de sa mémoire le visage de cet homme qu'elle avait trouvé très sympathique et attachant.

La part des anges (Dominique Osmont)

Il ne savait pas ce qu'il faisait là.

Son corps semblait si éloigné de son mental qu'il fit un effort douloureux pour retrouver l'unité souhaitée.

Il passa une main sur l'arrière de son crâne, en la retirant, il vit du sang poisseux, coagulé.

Aucun souvenir n'expliqua le terre-plein désertique sur lequel son corps gisait.

Il fixa un instant les bruits alentour, seuls des moteurs qui se croisaient ; l'incessante rumeur d'une vie en contrebas.

Il essaya de se redresser sur un coude. Douleurs, rouille qui grippe son corps étendu dans le jour qui décline.

Évaporation de la mémoire, perte soudaine d'une identité. Avec ce constat, des clichés fugaces s'accrochèrent au territoire inconnu de sa mémoire.

En fond, des vignes, un domaine viticole à perte de vue, ses mains qui travaillent, sculptent des sarments de vigne.

Le vert des grappes, le grain, rond, blond.

Son regard anxieux vers le ciel gris, l'impatience d'une maturation qui tarde, les soupirs satisfaits par des arômes rassurants frais et sucrés, acidité sur la langue fébrile...

Petit à petit il tirait le fil d'une mémoire en souffrance, le sang en flaque s'étalait autour de sa blessure, curieusement, au fond de lui une étrange sérénité s'installait, comme si, prendre conscience de la gravité du moment l'aidait à se reconnecter avec ses émotions.

Comme la délicate satisfaction qui le combla une fois, quand, après tant d'efforts il découvrit son vin, rond en bouche, doux comme un fruit mûre et sucré, grandi sur la pente douce d'un sol riche, travaillé, rêvé, aimé, vénéré.

Les vendanges, laborieuses, le temps qui file limpide pour ce si surprenant nectar, lui qui avait toujours été malmené par la vie aujourd'hui était fier.

Une victoire sur les saisons, une envie de réussir et ce vin classé, cru remarqué et convoité.

Sa vente, allait faire rentrer une somme colossale, cet argent comblerait des dettes, crédits accordés par la bande à Ursule en échange de quelques irrégularités, des vols de voitures... Il éprouva une peur diffuse au souvenir des menaces et pressions constantes.

La proposition de Martial pour reprendre le domaine tombait bien.

Soucieux d'éponger ses dettes, il entra dans le projet avec la ferveur et la ténacité qui lui avaient toujours fait défaut jusqu'ici. Une pensée parasite ses états d'âme, elle était confuse puis nette, il se remémora la colère de Martial, la lutte, le choc frontal et ce réveil dans cet endroit inconnu et perdu.

Portant son attention sur un bruit qui venait vers lui, il entendit des pas appuyés sur le sol qui commençait à geler et bientôt, face à lui la forte corpulence de Martial.

Froid et menaçant, il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité, et d'une voix brusque dit :

- Le domaine est à moi, le contrat est signé et tout me revient, toi, mon vieux tu auras :

La part des anges !

Dans la nuit installée, deux détonations, les balles éclatèrent la tête de Lucien.

Instantanément, son âme s'évapora et dans la déliquescence de son être dans les airs en nuages volatiles, son esprit volubile se mêla à l'esprit du vin, il s'installa alors dans un espace généreux, moelleux, soyeux, loin de toutes turbulences.....Enfin.

Nyctalope (Pat Hapont)

Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité et fit un pas de plus. Même s'il l'avait déjà fait plusieurs fois ces deux derniers jours, c'était la première fois qu'il passait à l'acte de nuit. Et la tension en était décuplée. L'ennemi pouvait surgir à n'importe quel moment sans qu'il puisse vraiment le voir ni anticiper. Ses mains étaient moites sur le pistolet et il sentait qu'il jouait sa vie, les aiguilles dansant dans son ventre étant là pour le lui confirmer. Pourtant, il comprenait aussi que cette terreur se nuançait de touches d'excitation.

Arrivé à l'angle du salon, enivré de son approche silencieuse et parfaite, il bondit brusquement pour se retrouver face à son adversaire. Plus rapide, il tira, et aspergea ainsi son chat : Lopette (jeux de mot vaseux qui avait valu à l'animal son pseudo, n'allez surtout pas imaginer autre chose !).

Blasé, le gros matou s'ébroua et de sa démarche flegmatique alla se réfugier sous le canapé en se demandant pourquoi son maître de huit ans avait soudainement rompu le cessez-le-feu nocturne tacite. Max, quant à lui, jubilait de cette nouvelle victoire, et tout à son triomphe retournait se coucher en se disant: « Les chats sont peut-être nyctalopes, mais moi, j'ai niqué ma lopette! ».

Sans titre (Ma'Gara)

Là, il n'y comprend rien !

D'habitude, il dort comme un loir, une marmotte, un ours ...un sommeil sûr et sain ! Des nuits noires, brillantes, constellées de mille et une images réconfortantes, souriantes, riantes, panantes : exactement : panantes. Il dort, dans ses rêves joyeux; pané de douceurs et de bonheurs.

Douceurs irréelles et matérielles. Dans sa couverture culte, offerte par sa grand-mère. Grosses, hideuses, moelleuses et chaudes : la couverture et la grand-mère. Ses gros seins énormes, AOC, sans PVC, silicone ou autre polymère..., ses grosses cuisses graisseuses, ses gros bras guimauve. La grand-mère et la couverture. Un côté panthère, l'autre zèbre, version fluo. La couverture et la grand-mère. Avec ses chemisiers ouverts sur ses dessous flashy, ses jupes fendues sur ses morceaux flasques...Moelleuses et chaudes, la couverture et la grand-mère. Avec ses gros élans de tendresse à vous noyer dans ses méandres oléagineux, à en ressortir rosi de gêne ou d'asphyxie. Surtout avec ses petits macs qu'elle change régulièrement, qu'elle échange contre quelques grosses coupures. Odile, son prénom. Prononcez : O' Deal ; Ma O' Deal : c'est plus.

Couverture de rêve, sommeil de rêve, et réveil net dès la toute première petite lueur de l'aube. Ses deux doux yeux bleu sombre, pailletés or, intensément écarquillés, pour voir ce si peu de jour encore innocent qui chasse cette grosse nuit noire, enveloppante, rassurante : quotidien, éblouissant, magnifique !

Là, il n'y comprend rien !

De réveil : point. Plutôt une espèce de chape gluante : comme sa couverture. Impossible de sortir de ce noir sombre, mat, profond, froid, vide. Pourtant les bruits de l'aube sont passés sans lui, ceux du matin sont là : sa grand-mère qui écoute ou pas une rengaine mièvre et violente et qui chante faux et fort pour égayer le carnage. Beuglant d'en bas :

- Allez, lève- toi : aujourd'hui, j' t'dépose à l'école, tes copains vont être verts !

Elle monte en même temps que la blanche fumée de sa cigarette, ses mollets mous moulés tigresse sur ses hauts talons ultraviolets qui perforent ce qui reste d'escalier fêlé. La porte jaunâtre bascule. Dans un geste automatique, incontrôlé, inattendu, il braqua l'arme, droit devant lui, dans l'obscurité.

- Ah, les salauds ! Ma couvrante, non, mais, vise-moi ça !!! Les dégueu ! z'ont travaillé comme des garçons bouchers ! Noire et coagulée, bravo : l'est foutue ! Intérêt à retrouver la même, ça va pas s' passer comme ça : vont allonger un max ! Y'm'connaissent pas bien, ces p'tits merdeux d'mafieux, vont ... Hey toi ! Lève-toi, j'te dis, j't'emmène en Porsche-Cayenne rose : c't' frime.... J'ai eu à l'œil : bisous mon bibichounet d'amour !!! Et pour l'autre : une semaine à Las Vegas : yes ! Ah, y'a bien que toi qu' j'aime: un peu, beaucoup, aveuglément, à la folie ... Mais quand même ? Bleu marine !? D'où qu' t'avais ça, toi ? Personne a cette couleur dans la famille !?

Et déplie c'te canne blanche, t'as l'air d'un con à la pointer comme ça !

(Post-titre : On ne peut pas toujours tout comprendre dans la vie.)

Pour elle (Laurence Odier)

Le lieutenant PETER s'entraînait tous les jours depuis l'assassinat de sa fille Emi quelques mois plus tôt. Tous les matins au stand de tir, il imaginait le meurtrier qui lui avait enlevé la plus belle chose de sa vie. Emi avait été retrouvée au bord de la plage, les mains liées avec une corde, des bleus sur tout le corps, étranglée. Cette vision d'horreur lui apparaissait chaque nuit dans les rares moments où le sommeil le gagnait. Depuis ce jour, sa seule raison de vivre était de retrouver cet assassin. Cette idée de vengeance le maintenait en vie, le poussait encore à se lever le matin, à continuer. Après il pourrait s'en aller.

Emi paraissait encore tellement présente. Ce visage si doux, si joyeux, cet amour qui débordait à chaque fois qu'il posait les yeux sur elle. Sa fierté, sa raison de vivre. Elle lui rappelait tant sa femme, cette force qu'elle dégageait, cette volonté de réaliser l'impossible sans jamais avoir peur. La vie lui avait enlevé ses deux étoiles. Plus rien ne le retenait à cette terre aujourd'hui.

Il allait tenir sa promesse et venger sa fille, puis il les rejoindrait.

L'enquête suivait son cours mais la police n'avait pour l'instant pas assez de preuves. Pourtant PETER savait. Il avait toujours su. Il avait mené sa propre enquête depuis le début, il connaissait les méthodes du meurtrier, l'avait épié nuit et jour, savait quand il mangeait, quand il dormait. Le suspect avait été interrogé plusieurs fois par la police mais rien n'avait pu le faire incarcérer. C'était un vrai pro.

Le meurtrier avait déjà trouvé une nouvelle proie, l'âge d'Emi, les cheveux bruns comme elle, le même sourire, la même joie de vivre. Ce salaud aimait retirer la vie aux jeunes filles pleines de rêves, prêtes à profiter des moindres instants de bonheur.

PETER attendait ce jour depuis longtemps déjà. Ce jour où toute cette souffrance serait un peu soulagée. Où il le regarderait mourir comme lui avait dû faire avec son Emi. Ce jour où il éviterait à cette jeune fille de subir ces atrocités, où il éviterait à un père de connaître la perte d'un enfant. Cette impression que l'on vous arrache le cœur, que tout devient étranger et inutile, vide.

Ce soir-là à 21 h, PETER sortit de sa maison. Il monta dans sa voiture et roula jusqu'à la plage. Il voyait le visage de sa fille qui lui souriait comme à son habitude. Les larmes lui montèrent aux yeux.

« J'arrive mon bébé, je serai bientôt avec vous, je te le promets ».

Cette phrase il la répétait chaque jour, chaque matin pour lui donner le courage d'affronter ces journées où plus rien n'avait de sens pour lui.

Il descendit de la voiture, il faisait nuit noire. Seules les étoiles éclairaient la plage, la nuit était belle. Belle pour mourir.

Il avança jusqu'à la mer et attendit, il savait qu'il viendrait. Trente minutes plus tard, il vit le couple arriver main dans la main. Cette jeune fille qui ressemblait tant à Emi riait, elle était heureuse. Elle n'avait aucune idée du monstre qui posait ses mains sur elle.

Le couple ne remarqua pas la présence de PETER qui arrivait derrière eux.

Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité.

- Le jeu est terminé maintenant, retourne-toi

Le couple se retourna. PETER lut la peur sur le visage de la jeune fille et lui fit signe de s'enfuir.

Le gamin qui devait avoir à peine 25 ans le regardait :

- Qui êtes-vous, qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

- Qui je suis ? Mon visage ne te rappelle rien ?

- Si, vous êtes un des lieutenants de police, je vous ai vu quand ils m'ont arrêté pour le meurtre de cette fille.

- Oui et mon visage ne te rappelle pas quelqu'un ? Cette fille justement, ma fille, Emi ?

- J'ai été arrêté et aucune preuve n'a été retenue contre moi.

- Je n'ai besoin d'aucune preuve aujourd'hui, je sais que c'est toi. Ca fait des mois que je piste, que je t'épie, que je sais tout de tes méthodes. Je viens de sauver la vie de cette fille à qui tu allais faire subir le même sort qu'Emi.

PETER le fixait avec ses yeux exorbités.

- Arrêtez je vous en prie....

- Ouvre ton sac !

- Je vous en prie, laissez-moi partir...

Le garçon était tombé à genoux au sol, il pleurait en le suppliant de ne pas lui faire de mal.

- Tu préfères peut-être prendre une balle tout de suite ?

Il se rapprocha encore le revolver toujours braqué, prêt à tirer.

- Balance ton sac, allez !

Peter pouvait lire la peur sur le visage du gamin. Il renversa le sac, il en tomba une corde et une ficelle. Les larmes montèrent à nouveau, mais cette fois des larmes de colère. Il avait raison, depuis le début il avait raison.

La tête lui tournait, il voyait sa fille les mains liées, ses bleus sur tout le corps, il pouvait presque l'entendre crier. Ces pensées le firent presque vaciller. Il se reprit, regarda l'assassin droit dans les yeux et tira.

PETER leva les yeux vers le ciel, les étoiles, la beauté de la nuit. Un sentiment de soulagement l'envahit. Il pouvait partir maintenant. Il ferma les yeux inondés de larmes, braqua le revolver contre sa tempe et tira. Il allait les rejoindre, la souffrance était terminée.

Une nuit particulière (Christine Charmoy)

Il braqua l'arme droit devant lui dans l'obscurité et poussa un hurlement. La détonation éclata comme un boomerang. Un bruit épais résonna sur le sol. Une lumière aveuglante apparut alors et des ombres circulaient rapidement. Des gémissements, un corps lourd, l'odeur âcre de la terre humide et le son nasillard d'une radio donnaient au lieu un air fantasmagorique. Soudain un souffle haletant, oppressé, emplissait l'espace. Enfin un cri.

Jean se redressa brusquement, en sueur. Hagard, il regardait autour de lui. En reconnaissant l'endroit, le rythme de son cœur se calma un peu. Puis une envie d'uriner le saisit. Il se leva. Un léger vertige lui tournait la tête. Il marchait lentement, comme un robot. Il était las, fatigué. Tout à coup une lumière bleutée jaillit. Il se tourna vers la fenêtre. La lumière bleue dansait sur les murs de l'immeuble en face. Il s'approcha.

Du quatrième étage où il habitait, il vit le rouge et le vert des feux de l'avenue toute droite. Les rayures blanches des passages piétons et des gyrophares, qui clignotaient alternativement, des camions de pompiers et de gendarmerie. L'enseigne lumineuse de la pharmacie indiquait trois heures du matin. La fumée d'une cigarette envahit ses narines. Jean aperçut d'abord des bras tatoués appuyés sur la rambarde du balcon d'à côté. Puis la tête du voisin qui se penchait pour demander à la volée « oh ! Qu'est-ce qui se passe ? ». Deux pompiers relevèrent la tête « Rentrez chez vous on s'occupe de tout »

A cet instant, la fenêtre d'en face s'ouvrit. Jean découvrit un homme debout comme figé, le bras tendu avec un revolver dans la main. Des gendarmes vêtus de gilets de protection prirent l'arme et attachèrent l'homme à des menottes. Jean fit un pas en arrière. Il sentit alors quelque chose qui coulait le long de ses cuisses. Il baissa les yeux. Il s'était pissé dessus. Subitement la sonnette de la porte d'entrée retentit. Celle-ci vibrait fort sans s'arrêter. Jean sursauta. Surpris, il se vit allongé dans son lit et les draps mouillés. Il fit un bond et se précipita vers la porte. Il ouvrit. Deux pompiers accompagnés d'un gendarme étaient devant lui. « Excusez-nous Monsieur on doit faire évacuer l'immeuble, il y a eu une explosion de gaz en face, on s'occupe de la fuite, après vous pourrez rentrer chez vous tranquillement ». Jean avait froid, son pyjama humide collait son entrejambe. Une lumière bleue tournoyait dans l'appartement. Il vit passer sur le palier l'homme aux bras tatoués avec femme et enfants. Jean referma la porte et se dirigea vers la salle de bains. Il mit son visage sous le robinet d'eau froide.

Le rêve (Jean-Louis Vernet)

"Il" braqua l'arme droit devant lui dans l'obscurité et tira. "Il", quel qu'il soit, devait l'avoir atteint car son bras lui faisait très mal.

- Réveille-toi, Prosper, tu vas être encore en retard, lui criait sa femme en lui secouant le bras. A moitié réveillé, il émergeait péniblement de son rêve et secouait son bras en s'étonnant qu'il soit intact.

Prosper, ce prénom antédiluvien et un peu ridicule avait été choisi par son père à la suite d'une visite chez la voyante du quartier; elle avait prédit que le fils qui allait lui naître manipulerait beaucoup d'argent. C'était devenu vrai, mais c'était l'argent des autres : il était caissier dans l'agence bancaire locale et comptait des billets toute la journée. La prospérité était absente, mais Prosper était toujours là.

Compte tenu de l'heure qui s'affichait à la pendule de la cuisine, il allait effectivement encore une fois être en retard et le patron en sus de l'engueulade rituelle en profiterait pour lui raboter la prime de fin d'année.

Sa femme lui fit cadeau d'une de ses remarques préférées :

- Et tâche de ne pas crever avec ton vélo puisqu'on n'a pas de voiture ; faut pas rêver !

Il pédala ferme pour essayer de rattraper son retard et rangea son vélo dans le couloir qui faisait suite à la petite porte blindée à l'arrière de la banque dont la clé était accrochée avec celle du coffre.

Son trousseau à la main il entrouvrit tout doucement la porte qui donnait dans la pièce principale de la banque en espérant ne pas se faire remarquer.

Aussitôt deux coups de feu éclatèrent. Le premier pulvérisa une prise électrique à côté de lui ce qui eut pour effet d'éteindre la lumière et le second l'atteignit au bras. Quelqu'un profita de l'obscurité pour actionner l'alarme et le braqueur tout à fait paniqué s'enfuit à toutes jambes. Il n'alla pas bien loin d'ailleurs car il se fit prendre par un couple de policiers qui passait par là.

La journée se continua dans un mélange de pompiers, d'ambulances et d'interrogatoires. On apprit ainsi que le braqueur avait pris le trousseau de clés de Prosper pour une arme et avait tiré instinctivement. A la sortie du commissariat, une flopée de journalistes l'attendait et leurs flashes illuminèrent le pansement de son bras que la balle n'avait qu'effleuré.

Les journaux du soir s'étendirent longuement sur l'héroïsme du caissier qui avait mis en fuite un braqueur chevronné (plus de dix banques dévalisées avait-il fini par avouer) en le visant avec la clé du coffre. "Un caissier qui ne manque pas de coffre !" s'étalait sur la première page du journal local.

Revenu à la banque son patron le félicita :

- Prosper, pour cette fois, votre retard sera oublié. Je vais peut-être même demander une augmentation de votre prime.

Le chauffeur du taxi lui demanda un autographe et ne voulut pas être payé en le laissant devant sa porte et lui lança
- Et surtout n'oubliez pas votre clé !
L'immeuble décrépi en face de chez lui était enfin en réfection et une magnifique voiture décorait la bâche qui recouvrait la façade. En dessous d'elle la réclame s'étalait :

« Partez avec sa clé. Vos rêves vont devenir réalité. »

Prosper calcula qu'avec l'argent de la prime, il pourrait remplacer son vélo par une petite voiture d'occasion.

Sans titre (Nathalie Bouvier)

D'un pas décidé il s'approcha de sa voiture.

Il prit soin de revêtir ses gants, ne laissant ainsi aucune trace de son passage.

Il jeta un dernier coup d'œil furtif à la pénombre de la nuit pour s'assurer de ne pas avoir été vu.

Deux yeux verts le fixent, s'accrochent à ses pas. Le temps d'un instant la panique le gagne.

Au bruit des feuilles dans les buissons, il comprend que Caramel l'a démasqué.

- Saleté de chat. Tu m'as fait une de ces peurs!

La peur d'être reconnu le fait transpirer à grosses gouttes. Son poids le fait horriblement souffrir. Le poids des ans, le poids de l'ennui. Mais ça y est, tout cela est terminé. Ce soir, pour lui, commence une nouvelle vie.

Il a minutieusement préparé depuis une longue année SA délivrance. Une année sabbatique comme il dit.

Tout a commencé par l'envoi de ce message : une invitation merveilleuse, une envie gourmande de liberté. Il était sûr qu'elle craquerait. Quelques indices glissés dans une enveloppe qu'elle découvrirait une fois par semaine, bref une chasse au trésor qui la tiendrait en haleine : soleil, mer, chaleur, sable chaud, serviette, et dans la dernière enveloppe un avion dessiné sur un joli papier cartonné mauve. Autant d'indices qui devraient mettre en émoi son envie de voyager.

Dans l'aéroport elle cherche du regard cet inconnu qui voudrait l'emmener au pays du rêve.

Quel est ce prince charmant qui va la laisser encore croire au bonheur ?

Sur le tableau d'embarquement un seul indice : destination inconnue; vol 13 à destination du bonheur. Embarquement immédiat.

Pas de doute, ce message s'adresse à elle.

Le cœur battant elle cherche le vol 13, le trouve et monte dans la carlingue. Le commandant ne parle pas, reste froid. Le voyage à destination du bonheur commence bien ! Les hélices de l'avion tournent sur elles-mêmes. Dans un sursaut l'avion décolle. D'un regard paniqué elle voit la terre qui s'éloigne, les nuages qui se rapprochent, et sa vie qui défile.

Qui peut lui en vouloir autant pour lui faire une mauvaise blague ?

Ce voyage qui devait être une agréable surprise, elle le sent, va s'achever en cauchemar.

Peu à peu elle s'endort bercée par le bruit de l'avion.

Un grand bruit sourd la réveille en sursaut. L'avion s'est écrasé. La voilà en pleine forêt tropicale, avec un inconnu, en pleine nuit !

D'un geste vif le pilote ouvre la porte de l'engin qui commence à s'embraser.

Un bruit dans les arbres attire son attention. Elle se retourne, le cœur battant, et croise son regard.
Sans pitié, sans aucune hésitation, d'un geste sûr, il braqua l'arme droit devant lui dans l'obscurité, et tira.

L'ombre (Florence Dussurgey)

Paul fut soudain ramené à la conscience. Il sentit une présence dans sa chambre, tapie dans l'obscurité de la nuit. « Surtout ne pas ouvrir les yeux ! Surtout garder une respiration lente et régulière ! », se répétait-il. Malgré toute sa volonté, son cœur se mit à accélérer. Il sentait les frissons qui commençaient à se répandre dans son corps. La peur se frayait un chemin dans son esprit.

Depuis plusieurs jours déjà, Paul sentait cette présence s'approcher de lui. Chaque nuit, petit à petit, le danger se faisait plus présent. Il avait aperçu cette ombre d'abord dans la rue, près du lampadaire. Puis cachée dans le buisson au pied de l'escalier extérieur. Hier soir, Paul l'avait vue derrière le rideau du salon mais personne ne l'avait cru. Et quand le rideau avait été écarté, l'ombre n'y était plus. Chacun s'était efforcé de le rassurer. Mais il avait veillé toute la nuit, la lumière allumée.

Ce soir, il voulait veiller aussi mais il avait sombré dans le sommeil malgré toute sa volonté. Quelqu'un avait éteint sa lampe. Pourvu que son arme soit toujours là où il l'avait cachée hier. Lentement, très lentement, il commença à faire glisser sa main vers son oreiller. Le désintégrateur était là ; ses doigts se refermèrent sur la crosse froide. Paul savait qu'il n'aurait droit qu'à un seul tir. Tendait l'oreille, il tenta de savoir où était l'intrus. Aucun bruit. Même pas une légère respiration... Se serait-il trompé ? Il entrouvrit alors ses paupières : l'ombre était là, derrière le portemanteau !

Rassemblant alors ses forces et son courage, il écarta ses couvertures et s'assit dans son lit d'un bond. Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité et tira tout en hurlant pour chasser sa peur. L'avait-il touchée ? L'ombre se tenait toujours là.

Soudain elle disparut : Maman venait d'allumer la lampe.

- Paul, mon chéri ! Tout va bien ! Calme-toi !

- L'ombre était là, maman ! Je l'ai vue ! Je lui ai tiré dessus avec mon désintégrateur !

- Mon petit garçon courageux ! Regarde ! Elle a disparu ! Tu l'as vaincue ! N'aie plus peur ! Maintenant calme-toi et recouche-toi ! Je vais rester avec toi jusqu'à ce que tu te rendormes.

Paul se recoucha, blotti contre sa mère. Il se sentait rassuré, protégé. Oh oui ! Il avait été courageux mais il le savait... Ce n'était pas lui qui avait désintégré l'ombre. C'était Maman. Sa Super Maman qu'il aimait tant !

Tommy (Madeleine Hautson)

28 Avril 1916, Lac de Ballynahinch, Connemara

La brume avait recouvert la nappe argentée du lac. De petites vaguelettes à la crête brillante venaient mourir sur la rive herbeuse. Tommy, ployé sous le poids de son sac de tourbe cheminait avec précaution sur le boreen, étroit sentier bordé de fuchsias taillés en haies épineuses qui longeaient le lac. La bruine n'avait pas cessé de rayer de ses fines lanières le paysage déjà obscurci par la nuit, alors qu'il n'était que 5h de l'après-midi. Il connaissait par cœur le chemin qui allait le ramener jusqu'à sa chaumière, dans le village, mais sa vue était brouillée par l'eau qui dégoulinait sur son visage creusé de fatigue. Il savait que la tourbière était dangereuse, qu'il pouvait s'égarer et s'enfoncer dans ce marécage comme dans des sables mouvants. Plus d'un corps englouti reposait encore dans ces lieux, intacts grâce à l'absence d'oxygène.

Brusquement, Tommy s'arrêta, tendit l'oreille. D'abord, il n'entendit que le son lointain et feutré par la brume de la cloche de Clifden qui sonnait l'Angelus. Mais bientôt un froissement léger, régulier, l'alerta. Il se retourna et aperçut une ombre fugitive, à quelques mètres derrière lui. L'ombre accéléra le pas et il se trouva alors face à un homme qui le dominait de toute sa masse. Il était terrorisé et ne put articuler le moindre son. L'homme fit un pas puis brusquement sortit un pistolet de sa poche et il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité. Tommy, paniqué leva les bras et laissa lourdement tomber à terre son sac de tourbe, libérant les petits blocs noirs et réguliers qu'il avait découpés avec sa bêche tout au long de la journée. Une voix forte troua les ténèbres :

- Je ne veux pas te tuer, camarade mais tu dois m'aider. Je cherche un lieu pour dormir et trouver de la nourriture.

- Mais qui es-tu ? Comment es-tu arrivé jusqu'ici ? interrogea Tommy d'une voix mal assurée.

- J'étais à Dublin le 24 avril, sais-tu qu'il y a eu une insurrection ? Avec de nombreux camarades, révoltés comme moi par ces Anglais qui nous méprisent et nous ruinent, nous avons formé des milices armées et nous avons pris d'assaut la Grande Poste de Dublin et tous les bâtiments de la ville. Si tu avais vu, nous nous sommes battus contre 16000 hommes de troupes pendant une semaine dans les rues, nous avons même eu le temps de proclamer la république, mais malheureusement, nous avons dû capituler devant leur nombre et leur artillerie. Ils ont fusillé tous nos chefs. Moi, j'ai réussi à m'enfuir. Je me suis caché d'abord dans des wagons abandonnés le long de la voie ferrée, puis j'ai marché, marché jusqu'à me retrouver ici, dans le Connemara. Mais je me suis perdu dans ces

tourbières et ces chemins interminables qui ne me mènent nulle part. Je suis épuisé, il faut m'aider!

- Tu es le bienvenu, ami. Ma maison sera toujours ouverte à des hommes courageux comme toi qui se battent pour que notre île reste aux Irlandais. Je suis au courant de l'histoire, le curé qui sait lire les journaux nous avait parlé de ces volontaires et de l'armée citoyenne. Mais Dieu, que tu m'as fait peur ! Avais-tu besoin de braquer une arme sur moi ? Tu n'es pas à Dublin ici, tu ne rencontreras que des paysans pacifiques et bien misérables, qui se battent pour manger chaque jour. Alors, aide-moi à ramasser ma tourbe et porte le sac jusqu'à mon logis. Une soupe, ça se mérite !

Inspecteur Lebec - 1^{er} épisode (René Desaintjean)

L'inspecteur Lebec rêve les pieds sur le bureau... Dans deux jours la retraite !

Mais une dépêche arrive : « Commissaire absent. Prendre affaire en urgence. Tueur fou en ville ».

Lebec enfille son blouson, son revolver dans son étui et appelle le sergent Dupic.

- Allez Dupic, c'est une chance pour nous !

- Ma dernière enquête, et je peux partir en beauté. Et cerise sur le gâteau, une promotion : commissaire ! Et pour toi peut-être celle d'inspecteur ! »

- Il va falloir réussir au plus vite ! Voyons ce que nous avons... : pas grand-chose ! Une vague description par une vieille dame qui a aperçu le tueur tirant sans raison sur l'immeuble d'à côté. Grand, blanc, cheveux gris, imperméable beige. Peut-être aussi un petit fusil

- C'est bien maigre ! dit Dupic

- Allons sur les lieux, dit Lebec. Et interrogeons le voisinage.

C'est la routine mais notre duo est réputé tenace (la maison nous prénomme les pitbulls).

Nous avons enfin une information. Un voisin nous communique que son voisin de palier avait auparavant eu affaire aux services de l'ordre pour incivilité, dégradations et drogue.

Retour au bureau et vérification sur les fiches.

Nous trouvons alors des détails intéressants. Deux séjours en psychiatrie, suspect dangereux.

Un appel nous arrive. L'homme vient d'être vu au vieux château. Des détonations ont été entendues.

- Sergents Dupic ! Gilet pare-balles, munitions et en route !

Nous planquons la voiture près du château. Nous avançons à l'abri de la grande allée. Après mille précautions, nous nous glissons par un soupirail ouvert, donnant sur les caves.

- Chut Dupic... Doucement ! Il peut se cacher n'importe où».

Heureusement, depuis peu la municipalité a remis l'électricité pour de futures visites guidées.

Au sous-sol rien. Au 1^{er} étage rien. Au 2^{ème} étage : un bruit de pas...

- Sergent, prenez à gauche et moi je pars à droite. Attention pas d'opération hasardeuse. Si vous apercevez la moindre chose, signalez votre position par le code : FLIC.

Nous investissons chacun notre côté, écoutant avant d'ouvrir les portes.

Brusquement plus de lumière !

Alors, n'écoutant que son courage et l'honneur de la police, l'inspecteur Lebec braque l'arme droit devant lui dans l'obscurité.

Au même instant il entend un horrible cri...

-Fin du 1^{er} épisode-

Tap tap, cric crac (Cécile Chastagnier)

La chambre est plongée dans le noir, les volets sont tirés, la veilleuse, en panne comme d'hab', sa mère oublie toujours de la remettre à charger, son doudou quelque part au fond du lit ou sous le lit ou à l'autre bout de la chambre, aucune lumière sous la porte, les parents sont donc couchés, Colin est réveillé depuis peu et observe tout ça en sentant monter la peur depuis ses orteils jusqu'à ses cheveux. Il tâtonne autour de lui, ne trouve rien, ni doudou, ni lampe, pas d'oreiller non plus, la panique monte quand tout à coup il sent un truc dur en forme de pistolet ou d'autre chose, un truc avec un devant et un derrière, un truc qui peut peut-être le protéger puisqu'il est dur, il passe sa main dessus, mais oui, c'est le pistolet laser aérofrein micro chirurgical de son Buzz l'éclair, ouf, il le saisit à pleines mains, son cœur se calme un peu et il essaye à nouveau de se localiser dans sa chambre, dans son lit. Il a été réveillé par un bruit, tap, tap, régulier, pas très fort, et puis ça a fait crac et puis des tout petits pas, tout petits petits. Solidement amarré à son pistolet, Colin écarquille ses yeux le plus possible, il ne voit toujours rien, n'ose pas bouger d'un pouce, des fois que la bête ne l'entende, oui parce qu'il ne peut s'agir que d'une bête, monstrueuse même, avec des yeux globuleux et une large bouche en forme de grande lune, des dents pointues, c'est évident et pleine de poils, peut-être le monstre poilu dont Colin connaît les aventures depuis cet après-midi, enfin bref, Colin règle sa respiration pour qu'elle soit la plus discrète possible, il sent ses orteils se détendre un par un, ses doigts serrés sur son arme, il scrute le noir profond devant lui, de toute façon il faut le dégommer ce monstre, d'une manière ou d'une autre et vite, parce qu'il sent bien que la peur va reprendre le dessus et qu'il ne pourra se retenir d'appeler papa ou maman et qu'encore ils se moqueraient de lui, gentiment peut-être mais quand même, il ne veut pas, il veut être le plus fort cette fois. Le petit bruit se fait entendre de nouveau, cric cric, pfuit pfuit, crac crac, plus fort maintenant, dans ses legos, c'est sûr, ça vient des legos, de la grande boîte, mais qui peut venir faire des legos dans sa chambre à cette heure dans le noir ? Colin sent ses cheveux se dresser sur la tête, il s'assoit sur son lit, son regard dirigé vers la boîte de legos, il braque son arme droit devant lui dans l'obscurité et crie Papa ! ... zut, raté, j'ai appelé encore une fois pense Colin. La porte de la chambre s'ouvre et la lumière s'éclaire, une petite souris perdue dans la grande boîte à legos n'a que le temps de se carapater vers la porte, Colin l'aperçoit juste avant de tourner un regard peureux vers son sauveur. Ouif, son père ne se moque pas du tout de lui, au contraire il le trouve très courageux d'avoir essayé de braver le monstre avec son arme dernier cri. En plus il est cul par-dessus tête dans son lit et c'est sûr qu'il ne pouvait plus trouver ni doudou ni petite lampe puisque tout était à l'autre bout. Tu peux te rendormir fils courageux, ouaouh, c'est cool avec le doudou, la lampe et le pistolet hyperlasertransformable à portée de main. Tu ne m'auras plus l'animal ...

Sans titre (Isabelle Françon)

Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité... et avança d'un pas prudent dans le hangar dont la lumière venait de s'éteindre.

Mais quelle idée j'ai eue de m'embarquer dans cette galère? Une copine - pas n'importe laquelle certes - m'appelle et je fonce jouer au super héros ! J'ai été tellement surpris et envoûté, en cette fin d'après-midi, par la voix apeurée de Mégane me chuchotant qu'elle avait besoin de moi dans un hangar près du port, que je n'ai pas hésité : j'ai pris les clefs de la voiture, saisi au vol le pistolet laissé dans l'entrée par mon neveu de 10 ans, et hop, en route pour l'aventure!

Et maintenant, me voilà dans le noir, une arme factice à la main, à l'affût du moindre bruit, du moindre déplacement d'air. Dans le silence, mon ouïe semble entendre des frôlements, des frottements, des crissements mais sont-ils réels ou seulement le fruit de mon imagination ? Mon odorat se révèle curieux à son tour : vapeur d'essence, de solvant à peinture... Mais tout ça ne me dit pas où se trouve ma princesse en danger. Progressant pas à pas vers l'inconnu, tournant la tête en tous sens, mes yeux s'habituent peu à peu à cette nuit artificielle et commencent à distinguer des contours. Tout d'un coup, sur la droite, un rai de lumière au sol me guide. Une porte. Je m'approche, le rythme de mon cœur s'accélère. J'essuie ma main droite moite sur mon jean et saisis la poignée, tandis que de ma main gauche, je tiens toujours en joue une cible invisible. Je ferme les yeux, inspire un grand coup et ouvre la porte d'un seul coup. Au même instant, un « joyeux anniversaire Hadrien » jaillit de la pièce éclairée où je reconnais un à un mes copains et copines de promo !

- Bande de psychopathes, m'écriai-je. J'ai cru mourir de trouille dans ce foutu hangar!.

- C'était un test pour le futur enquêteur que tu veux devenir!" me lança Mégane, surgie du groupe avec son plus beau sourire...

Vengeance aigre-douce (Andy)

Il courait, courait; le bruit de ses pas venait étreindre le silence de la nuit. La sueur perlait sur son front, son souffle se faisait de plus en plus court, il haletait tel un animal à l'agonie. Il concentra alors son attention sur le son de la course de l'Homme ; il oublia la douleur fulgurante qui envahissait son ventre et arrêta de se focaliser sur l'air qui semblait se faire de plus en plus rare. Un chaos monumental régnait dans son esprit, un ballet incessant d'images se mélangeait dans sa tête. Tous ses sens étaient en éveil, et malgré la fatigue il grimpa les cinq étages de l'immeuble qu'il venait d'atteindre avec une ardeur presque animale ; la force d'un homme en proie au désespoir le plus profond. Il arriva en haut du bâtiment, en face de lui une silhouette se découpait dans l'ombre: c'était l'Homme. Alors il braqua l'arme devant lui, dans l'obscurité. L'Homme se retourna, le fixa.

La détermination qu'il avait eue en le poursuivant, la volonté farouche de l'abattre semblait s'effiloche dans cette nuit bien noire, face à lui. Il sentait le métal froid de son revolver sur sa peau, ses mains tremblaient. Tout lui revint en mémoire ; le jour où tout avait commencé. Le coup de téléphone en pleine nuit, l'abattement, l'enquête et cet objectif auquel il s'était rattaché.

Mais là, maintenant que l'Homme le regardait dans les yeux, à sa merci, il ne se sentait pas pour autant soulagé. Il s'était toujours figuré le regard de l'Homme comme glacial, inhumain, désincarné alors que ce soir-là l'Homme semblait hagard, un individu usé qui ployait sous le poids des remords. En effet, personne n'aurait pu se douter mais lui, lui savait quelles étaient les raisons qu'il avait de se sentir coupable. Ainsi, seule cette impression de regret qui émanait de l'Homme lui apporta une sorte de soulagement. Cependant, il ne se sentait pas la force de tirer, d'abrèger la souffrance que l'abjection avait engendré chez l'Homme.

Il voulait qu'il souffre comme lui avait souffert. Alors, lentement il baissa son arme, sous l'œil déconcerté de l'Homme.

Il s'approcha de lui, jusqu'à sentir son souffle saccadé sur sa joue, et lui dit :

- J'aurais pu vous tuer, j'aurais pu vous dénoncer mais je vais vous laisser libre. Et pendant que vous jouirez de cette liberté si frêle je veux que chaque jour vous pensiez à ce que vous avez fait. Si bien fait que je suis prêt à parier que votre liberté aura une bien aigre saveur; une douce amertume omniprésente, qui vous suivra chaque jour. Puis il partit en laissant derrière lui, l'Homme.

Un peu nature (Joanne P.)

La Succursale a décidé de monter à Paris pour la foire technologique. En fait, une enceinte au cœur de la mégapole, qui était entièrement recouverte de plaques de tôle rouillées.

Paraît-il dans le passé c'était des lames de verre translucides qui laissaient voir le ciel, le soleil, et passer la neige.

La neige, ma grand-mère m'en avait parlé, elle tenait cela de sa mère qui avait touché la neige, à pleine main. Froid et mouillé, j'ai du mal à m'imaginer.

Le ciel, déjà loin de Paris, on le voit à peine, ou bien un halo au-dessus clair ou foncé avec parfois une lueur persistante qu'on appelle le soleil.

De toute façon, on s'en passe.

La mégapole Paris, j'en avais envie, je suis ravie d'y partir.

La « Boîte » expose un complexe de balnéothérapie individuel à incorporer au circuit de recyclage d'eau familial.

L'espace des appartements étant restreint dans les mégapoles, l'utilisation de l'eau, sous forme liquide s'effectue dans des lieux communs et sous surveillance de la mairie.

Ce que propose la Boîte, c'est tout autre.

Sur le circuit de recyclage d'eau, l'eau dite pure sert toujours à l'alimentation humaine, l'eau dite sans minéraux ou eau sèche, sert sous forme de vapo pour les corps et cheveux, et l'eau de troisième catégorie, l'eau verte, pour le ménage, le petit linge en fait.

Le complexe s'installe en complément du Vapo.

Le Vapo, vaporise l'eau sans minéraux, à la température, aux arômes, aux cires protectrices ou hydratantes de votre choix. Et sèche aussitôt.

Ce complexe reconditionne l'eau sèche, en un liquide qui a l'apparence, la sensation de l'eau de nos aïeux et cette eau circule dans un hamac fermé pour recréer l'esprit du bain.

Ainsi l'apaisement originel de l'eau peut faire tout son effet sur le corps et le mental.

Paris.

Le boss et ses deux assistants de la mégapole, me parlent, me parlent, ils ont rarement vu une fille aussi nature que moi.

Pourtant je me crois originale, j'ai toujours un livre à la main, et je lis souvent tout haut des passages, aux gens qui marchent la tête basse.

Beaucoup ne savent plus lire, les voyelles et les consonnes étant démodées, ce sont les chiffres alignés par cinquante qui donnent les indications nécessaires à tous les instants de la vie.

Et en permanence la musique est diffusée, absolument partout.

Pour lire, j'utilise un étouffeur de sons que je pose sur mon épaule. Ainsi j'entends avec délice le son de ma voix, ainsi que ceux qui veulent bien m'écouter.

Après une longue journée dans la boutique, un petit creux plus tard, je me risque à prendre le couloir de droite, et aller flâner, enfin voir ce qu'il y a autour.

Lorsqu'un petit homme surgit, il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité, de peur, j'ai vu s'afficher dans mon cerveau, le code barre de ma dernière journée, avec un méchant retour : « Je n'ai pas suivi les recommandations du Boss et ses assistants, mais bon, tant qu'il fait jour, je me retrouverai bien »

Des conseillères proposent les produits modes accompagnant la dernière journée. Les présentations se font en situation. Arrière-plan « marcher dans la rue » ou bien « monter les escaliers » (le must « assis au restaurant avec le DJ prem's ») mon préféré.

Sans titre (Rosemarie Chazay)

Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité. Il choisit de ne pas allumer sa petite lampe torche. Il s'arrêta, écouta, essayant de repérer le moindre bruit, la moindre respiration. Il entendit seulement la sienne, il ressentit son angoisse aux fortes palpitations de son cœur explosant dans sa cage thoracique.

Une lumière vive éclaira soudainement la cuisine, il se retourna violemment, l'arme tremblante dans sa main, une sueur glaçante lui refroidissant le bas du dos. En guise de voleurs, il vit son fils de 5 ans tenant un pot de pâte à tartiner, souriant et triomphant. L'enfant invita son père à partager l'objet de son désir.

Il rangea son arme, se promettant de s'en servir dorénavant avec une réelle bonne raison.

Trouer le ciel (Geneviève Allegret-Boyer)

Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité. C'était complètement stupide parce qu'il n'y voyait rien. Rien de rien. Pas de lune, pas d'étoiles. Devant lui l'obscurité ! Peut-être celle de sa vie. Il n'y pouvait rien, tout ce noir lui collait à la peau.

Cela avait commencé à l'adolescence. Il s'était pris de passion pour tout ce qui était gothique. Il lisait, il s'habillait, il pensait gothique. Cela lui donnait un genre et les filles, certaines, aimaient cela. A la maison, on répondait à ses provocations par un silence oppressant. Du plus loin qu'il se souvienne, seuls persistent ce silence et ce noir, tout ce noir.

C'est naturellement que la peinture vint à lui. Il était doué, on le lui avait toujours dit. Ses tableaux se voulaient dans le même ton. On aimait son noir. Les galeries se l'arrachaient. L'argent gagné lui permit de vivre en toute indépendance, hors de leur silence oppressant.

Loin d'eux, il s'entoura de sons. Des sons durs. Seules les femmes qui traversaient son lit arrivaient à les faire taire.

Le noir, la musique, la peinture, les femmes, pour lui toute une partie de sa vie. Mais cela ne le comblait pas. En lui, la présence d'un trou béant, d'un vide vertigineux.

Il eut assez d'argent pour prendre une année sabbatique. Il avait tant peint que se ressourcer était devenu nécessaire. Peut-être était-il temps de trouver la couleur. Ce fut désormais son projet.

Là, dans cette obscurité, l'arme braquée devant lui, il avançait sans peur, sachant qu'il arrivait au bout de sa recherche. Une année à marcher, à découvrir, à comprendre.

L'apothéose fut cette rencontre. Une fille à la peau si noire qu'il en avait chaviré, sombré. Cette fille, pour la première fois, il désira la posséder à jamais!

Finalement, cela avait été simple ! Partir, marcher, abandonner tout ce qui avait fait ce qu'il était pour découvrir ce qu'il cherchait : la couleur, la lumière, le tout réuni dans cet amour fou. Son corps, lorsqu'il le découvrit, lui fit comprendre ce qu'était vraiment l'art ! La perfection !

Mais cela n'avait pas duré. L'ennui ! Je m'ennuie avec toi, lui avait-elle dit. Ta vie manque de relief, de couleur. Oui c'est ce qu'elle avait dit. Ta vie manque de couleur.

Pourtant, il en avait été certain, en lui, plus de noir, plus de vide, rien que l'amour, l'amour fou.

Il n'avait pas supplié. Il avait laissé partir sa déesse noire. Et repris sa recherche.

L'arme, il l'avait toujours eue. Ce fut sa compagne de voyage. La seule ! Là dans cette obscurité, au milieu de nulle part, il a décidé de la découvrir enfin cette couleur. Il va trouer le ciel pour y découvrir des étoiles. C'est vers le haut maintenant qu'il dirige l'arme, il va en tirant, illuminer le noir de sa vie.

Splash! (Pauline Boissieux, 12 ans)

Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité, puis appuya sur la gâchette. De l'eau sortit du pistolet. Son adversaire l'évita habilement puis tira à son tour. Cette fois, le tir fut juste. Le premier combattant cria :

- Argh, je meurs! et tomba à terre. Le vainqueur s'approcha. Le perdant ouvrit un œil malicieux et déclara :

- Cette fois, tu as gagné, mais la prochaine fois, ce sera moi !

- Tim, Fred ! Cria Katie. Les deux adversaires se dépêchèrent de rentrer. C'étaient des jumeaux. Ils avaient de grands yeux pétillants, des cheveux en désordre et ils se disputaient à longueur de journée.

Il faisait nuit. Ils rentrèrent dans la maison. Katie les attendait sur le seuil. C'était leur baby-sitter. Elle les avait laissés jouer à la bataille d'eau dans le jardin tandis qu'elle couchait Océane, la petite sœur. Katie avait 14 ans, des cheveux bruns et beaucoup de caractère. Océane avait 2 ans, et c'était une petite fille très mignonne.

En les voyant entrer tout sales dans la maison propre, Katie fronça les sourcils. Tim et Fred étaient encore en train de se disputer.

- C'est moi qui ai gagné! Disait Fred.

Tim lui répondait :

- Non, c'est moi!

- Si, c'est moi!

- Non, c'est moi!

Katie éclata de rire :

- Vous avez tous les deux gagné une bonne douche!

Save My Soul (Véronique Rolland)

La vibration remonta le long de sa jambe en même temps que le carillon étouffé de Big Ben résonnait au fond de sa poche revolver. C'était vraiment désagréable. Il fallait qu'il prenne un moment pour changer la sonnerie de son portable. Encore un SMS. Il le lirait plus tard. Après tout cela pouvait bien attendre. Si quelqu'un avait quelque chose à lui dire, il n'avait qu'à appeler. Ces nouvelles technologies l'exaspéraient autant que ces messages en abrégé avec leurs smileys débiles. Il fit encore quelques pas puis, pris de remords, se décida malgré tout à sortir son téléphone. Le numéro de sa fille s'affichait à l'écran. Il hésita un instant puis appuya sur ok pour lire le message. Rien. Le message était vide. Il rengaina son mobile avec irritation. Ah les gamins. Comme si ce n'était pas déjà assez pénible pour lui de travailler de nuit. Il remplaça son ceinturon et sa lampe torche, ajusta son arme de service et sa casquette. Avant de reprendre sa ronde, il glissa avec tendresse sa main dans la fourrure de Richie. Le Berger Allemand, leva son museau humide vers son maître avec gratitude. Il trotta à ses côtés depuis plus de deux heures avec le même enthousiasme.

- C'est un bon chien ça. Oh oui c'est un bon chien !

La gueule légèrement ouverte et la langue pendante, Paul aurait pu croire qu'il lui souriait. C'était un compagnon fidèle et rassurant dans le silence pesant du centre commercial. Les allées désertes contrastaient avec le tumulte quotidien, mais c'est ce qui plaisait à Paul. Ce qui lui convenait moins était l'absence. Celle de sa fille surtout. Depuis que son ex-femme en avait obtenu la garde exclusive, elle lui manquait terriblement. Son travail de nuit avait fait basculer le jugement : il était incapable de s'occuper raisonnablement d'une enfant de six ans. Décision irrévocable, le juge était une femme ! Depuis, il la voyait pendant ses congés. Une à deux semaines par an. Insuffisant. Injuste. Big Ben fit de nouveau vibrer sa poche revolver. Un nouveau SMS.

Le numéro de sa fille. Encore ! Mais cette fois, il n'hésita pas. Un seul texto, un seul mot : « Help ! ». Paul s'arrêta de marcher, interloqué. Le portable vibra de nouveau avec Big Ben et un second SMS. Une impulsion sur la touche ok et les mots s'inscrivirent : « All you need is love ». La luminosité dans les allées était faible mais le rayonnement de l'écran accentuait ses traits ; l'incrédulité se lisait sur son visage. Il pensa un instant composer le numéro de sa fille, mais un troisième SMS s'annonça : « I need you... Save My Soul ! ». Si c'était un jeu, il n'était pas drôle ! Si c'était bien sa fille, que faisait-elle avec son téléphone à cette heure avancée de la nuit ? Il décida de l'appeler. Les voix étouffées des Beatles attaquèrent soudain un « Penny Lane » nasillard dans les allées du centre commercial désert. Paul sursauta et Richie grogna en direction de l'allée

centrale. La musique se tut. Paul, le portable collé à l'oreille, scrutait l'allée sans succès. Pourtant Richie s'agitait de plus belle. Il tirait sur sa laisse et montrait les dents.

- Allo, Penny ?

Paul avait du mal à maîtriser son chien, il coinça maladroitement le portable avec son épaule et attrapa la laisse des deux mains. Il eut à peine le temps d'entendre une respiration haletante dans l'appareil avant qu'il ne glisse et disparaisse sur le lino sombre. Dans son mouvement anarchique pour le rattraper, il avait lâché Richie. Le chien se précipita dans l'allée avec un rugissement et disparut dans le noir. Paul entendit ses griffes marteler le sol un instant, puis plus rien, le silence. Il dégaina prudemment son arme de service et sa lampe torche, et s'avança le souffle suspendu. Le faisceau balayait l'espace devant lui. Soudain, un chuintement attira son attention dans la contre-allée. Quelque chose avait bougé. Il allongea le pas pour gagner du terrain. Un nouveau chuintement le fit tressaillir. C'était tout près. Il braqua l'arme droit devant lui dans l'obscurité. Brusquement, une ombre apparut au croisement des allées. La voix de Paul résonna en écho dans les coursives :

- Richie ?... Qui est là ? Montrez-vous les mains en l'air... Je vous préviens, je suis armé !

Une masse informe s'avança alors vers la lumière. Trois têtes s'étirèrent progressivement formant un amas disproportionné dont les six pattes griffues cliquetaient sur le lino. La silhouette grandit encore. Deux immenses appendices s'élevèrent jusqu'à atteindre les poutres de soutien du hall puis s'évanouirent subitement devant ses yeux. Paul retint sa respiration. Il retira doucement son doigt de la gâchette et remit le cran d'arrêt avec précaution. Il montra son revolver en levant les mains avant de le poser sur le sol :

- N'aie pas peur, tout va bien ! A quelques mètres, escortée par Richie, sa fille avançait les bras en l'air. La tête élimée de son ours en peluche dépassait du sac à dos et tremblotait sous les sanglots de la fillette. Paul expira bruyamment avant de se précipiter vers elle. Avec soulagement, il la serra longuement contre lui :

- Oh mon dieu Penny ! De grosses larmes roulèrent sur ses joues quand elle plongea son regard délavé dans le sien. Alors, une petite voix chancelante résonna dans le silence pesant du centre commercial :

- Tu...sais...tu me manquais trop Papa... alors... je suis venue !

Que de sottés gens (François Rose)

L'insistance d'une mémé anarcho-rousseauiste avait convaincu ses parents hésitants : le bébé s'appellerait Gracchus. Ce prénom n'était pas toujours facile à porter, et Gracchus avait bien senti, en pension chez les frères maristes, les sarcasmes à peine voilés de ses maîtres écorchant à dessein ce petit nom pas très catholique. Toutefois, ceux-ci ne contrarièrent pas la vocation religieuse du jeune Gracchus et s'il n'entra pas au séminaire, c'est que l'apparition de Marie, dans les couloirs de l'aumônerie, modifia sur l'instant l'objet de son amour. Grand seigneur, Dieu ne s'offusqua pas de cette concurrence soudaine et s'effaça galamment devant cette petite Marie au charme certain...

L'avantage des réveils hi-tech, c'est qu'on peut être debout à cinq heures, sans troubler le sommeil de sa voisine de lit. Gracchus bénit la discrétion de son portable en remontant délicatement le drap sur l'épaule de sa chère Marie, son épouse depuis exactement quinze ans ce jour-même. Ils avaient vérifié hier : noces de cristal. Hélas ils ne pourraient pas dîner ce soir dans ce fameux restaurant qu'ils fréquentaient une fois l'an pour se réjouir de la bonne pioche qu'ils avaient faite l'un et l'autre en convolant : une mission professionnelle imprévue l'obligeait à un déplacement de deux jours. Pour la forme, Marie avait fait mine d'être contrariée, mais elle était habituée à l'activité irrégulière de son cher mari et ne lui en tenait aucune rigueur.

Gracchus entrouvrit la porte de la chambre de ses deux enfants, constata avec satisfaction qu'ils dormaient paisiblement, leur souffla un baiser muet, referma sans bruit la porte de l'appartement et se dirigea d'un pas décidé vers la gare.

Il s'arrêta un instant devant la vitrine de la fleuriste chez laquelle il avait choisi la veille, dans les vases réassortis par un livreur venu directement de Keukenhof, quinze magnifiques roses rouges. Il était convenu avec Mademoiselle Marguerite qu'elles seraient livrées à son épouse à seize heures trente, quinze ans exactement après leur sortie triomphante sur le parvis de Saint Nicolas, sous une pluie de riz annonciatrice d'un bonheur jamais démenti.

Après plusieurs heures d'un voyage sans histoires, il arriva devant cette immense tour anonyme et vitrée (de cristal, pensa-t-il), au sein de laquelle il devait officier en fin d'après-midi. Il lui restait suffisamment de temps pour rejoindre le lieu précis de son intervention...

Ouvrier consciencieux, il vérifia encore le bon fonctionnement de son outil de travail, s'assurant que le petit accessoire cylindrique et amovible était bien enclenché.

Lorsque le bureau fut soudain plongé dans le noir, Gracchus quitta sa cachette, braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité. Le Président eut à peine le temps de maudire ces satanés grévistes, il n'entendit pas le bref claquement assourdi et il s'écroula, le visage sur la dernière page du contrat, y laissant après quelques secondes un paraphe de sang...

Un sourire ému se dessina sur les lèvres de Gracchus, il eut une tendre pensée pour sa mémé lui répétant à l'envi, quand il s'épanchait sur ses difficultés d'orientation, qu'il n'y avait pas de sot métier. Brave mémé, elle ne croyait pas si bien dire, elle aurait sûrement aimé qu'on appelât désormais les putes des travailleuses du sexe et les tueurs à gages des intermittents de l'élimination commanditée.

Un témoin embarrassant (Pierre Delabarre)

Il braqua l'arme droit devant lui dans l'obscurité du tunnel ferroviaire. Aussitôt, une lueur de lucidité le mit dans l'embarras : sur qui, sur quoi, comment pourrait-il tirer efficacement ? Il prit clairement conscience de l'inanité de son geste. A peine remis de cette constatation, un claquement éclata, suivi d'un cri de douleur. Allumant sa torche il distingua deux silhouettes dont l'une se tenait une joue et l'autre affichait une attitude courroucée. Sur son ordre, ses agents le rejoignirent :

- Que s'est-il passé, lieutenant ?

- Commissaire, le brigadier que vous m'avez adjoint a tendance à avoir les mains baladeuses et je n'apprécie pas ses manières.

- J'étais désorienté dans l'obscurité, commissaire. Je cherchais la paroi pour me sécuriser en m'y adossant et j'ai trouvé la personne du lieutenant. Elle s'est méprise sur mes intentions et m'a envoyé une gifle magistrale. Elle a visé si juste qu'elle n'aura pas besoin de lunettes de visée nocturne.

- Cela suffit, brigadier, tâchez de vous sécuriser sans faire de vagues !

Les trois policiers reprirent leur guet au coude du tunnel. Ils escomptaient arrêter un trafiquant utilisant ce tunnel comme raccourci pour gagner la vallée suivante. Cette arrestation leur permettrait probablement d'agir à la tête de la filière.

Leur attente ne fut pas longue. Un pas léger sur le sentier de cheminement bordant la voie les alerta. Estimant le passeur à leur portée, ils se précipitèrent. Un braiment vigoureux s'éleva ! Le passant était un âne dressé, harnaché d'un bât vide couvert d'un peu de sciure de bois. N'appréciant pas le clin d'œil, ils se mirent en filature. Malicieux, le baudet leur offrit un petit galop, ce qu'ils n'aimèrent pas du tout. L'animal les conduisit ainsi tout droit dans la vallée au domicile de leur supérieur direct. Quel embarras !

Ne sachant que faire, ils suivirent le protocole officiel : rapport circonstancié, descriptif de l'interpellé, mensurations, signes particuliers, photos face et profil. Ils eurent beaucoup de difficultés pour relever les empreintes digitales de l'équidé. Le dossier fut discrètement déposé dans la corbeille « Courrier » du service, en espérant qu'il irait se balader partout où il n'avait rien à faire. De fait, nos trois comparses n'entendirent plus parler de rien.

Et pour cause...

Une contre-enquête fût diligentée. En fait, trois fois par semaine, l'âne allait chez un bûcheron qui chargeait le bât de bois de chauffage avant de le renvoyer chez lui. Les policiers avaient trouvé un bât vide parce que ce jour-là, le bûcheron avait été hospitalisé pour la journée.

Rêve ou réalité ? (Christel Charvier)

Ce soir-là, il m'était impossible de dormir. La lune encore pleine balayait la nuit d'un éclairage tamisé, pénétrant discrètement dans l'entrebâillement des volets. Pourtant depuis l'aube, ma journée avait été physiquement active, ne m'accordant qu'une pause furtive pour le déjeuner, et quelques minutes dans l'après-midi pour une blonde avec filtre. Quoi qu'il en soit je pensais pourtant me détendre avec un bain chaud, déguster ma verveine quotidienne et rejoindre les bras de Morphée sans complexe. Mais voilà il est minuit passé et rien ne semble se dérouler comme prévu. Les yeux grands ouverts, je scrute le plafond, balance mes jambes d'un côté et de l'autre du lit tout en pétrissant mon drap.

Je décidai donc de me lever et d'aller griller une cigarette sur la terrasse. Le temps s'y prêtait, la nuit était aussi douce que mon déshabillé en satin. Et puis cette « clopine » amie comme ennemie fidèle, me permettrait peut-être de m'endormir après l'avoir appréciée.

J'effleurai à nouveau du regard la pendule, celle-ci indiquait une heure tapante. Plus que cinq heures avant le début d'un lendemain chargé puisque mon agenda me rappelait déjà un bon nombre de rendez-vous. Je décidai de retrouver mon lit douillet à l'étage et le sommeil. La chambre à demi éclairée par cette nuit de pleine lune et étoilée, dessinait discrètement les contours de la pièce. Lorsqu'un bruit sourd retentit à quelques mètres d'ici. Poussée par la curiosité, je regardai discrètement dans l'entrebâillement des volets. Et quelle fut ma surprise en découvrant deux formes humaines, arpentant le gazon de mon jardin, en proie à une altercation que je ne pouvais traduire explicitement. Ces deux hommes de corpulence imposante semblaient se disputer pour une histoire d'argent. Pourquoi avaient-ils tous deux décidé de faire de mon jardin un lieu de prédilection à leurs déboires ? Je restais stupéfaite, et mon corps ne semblait plus vouloir répondre, immobilisant mes jambes et mes yeux. La querelle reprit de plus belle et cette fois j'entendais clairement l'un d'eux rétorquer à l'autre : « Tu vas me le payer ! » Puis, dans un élan de spontanéité, il sortit un objet étrange de la poche de son cardigan, ressemblant étroitement à un revolver. Il braqua l'arme droit devant lui dans l'obscurité forçant le second à s'agenouiller. Je prenais conscience soudainement que quelque chose de très grave se déroulait dans ma propriété et que je me retrouvais, malgré moi, le principal témoin d'un homicide. J'essayais d'approcher tant bien que mal la table de nuit sur laquelle j'avais posé mon téléphone afin de joindre le commissariat du quartier. Mais la peur, ayant pris totalement le contrôle de mon être, me fit glisser de tout mon poids sur la descente de lit que j'avais omis d'éviter. Un grand « BOUM » suivi d'un « AIE » magistral et puis plus rien.

Je me réveillai le matin dans une chambre d'hôpital, la jambe gauche plâtrée et la tête sonnée. Le médecin du service m'expliqua qu'un appel anonyme avait été passé, relatant un accident à mon adresse, que j'étais inanimée et qu'heureusement pour moi les soins de premier secours m'avaient été prodigués. Cette personne n'avait pas daigné se présenter et était partie avant l'arrivée de l'ambulance. Mais le médecin confirma que cet inconnu m'avait sauvé la vie.

J'écoutai cette histoire qui me semblait être une fiction improbable dont j'avais été la victime chanceuse. Je demandai toutefois si l'on n'avait rien trouvé dans mon jardin, un corps, une arme ou bien les deux.

Etonné par ma question, le médecin répondit simplement : « Non, rien d'aussi macabre, seulement un pistolet à eau qu'un enfant a dû égarer ».

Fait divers (Claire Deroeck)

Il y avait plusieurs nuits que cela durait. Seule une solution radicale mettrait fin à ce cauchemar. Son visage n'était plus qu'un masque de fatigue ; des cernes larges et bruns encerclaient ses yeux sombres.

Le temps était lourd, orageux. Sans doute que ça allait craquer. Tant mieux. La fraîcheur reviendrait avec le calme. Dormir. Voilà ce qu'il voulait : dormir !

Entre la canicule qui écrasait ses quarante mètres carrés et ses journées en plein cagnard sur l'A7 pendant que ces couillons de vacanciers passaient sans même ralentir, vers les plages du midi, il se sentait devenir fou.

Il s'allongea et malgré la chaleur suffocante, il s'assoupit. Bientôt un rêve l'assaillit : sa mère lui caressait les cheveux, petit garçon dans le giron alors qu'un homme massif obstruait la porte. Il n'entendait rien, pourtant il savait que cet ogre hurlait. L'angoisse l'étouffait.

C'est alors qu'il sortit de son sommeil. Les cris provenaient du dehors, la pétarade avait recommencé une fois de plus !

L'heure était venue. Il alla à la fenêtre, l'ouvrit, braqua l'arme droit devant lui dans l'obscurité et tira.

Un grand silence s'en suivit. Puis des cris à nouveau et très vite les sirènes hurlantes.

Dans la presse du lendemain, on pouvait lire :

Drame de la cité

Un homme excédé par le bruit, tue un adolescent de 16 ans.

Sans titre (Véronique)

Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité....

Lentement, il chemine en ce lieu si familier. Ses pas feutrés, sur l'herbe humide, lui rappellent ces heureux moments passés en sa compagnie, lors de leurs escapades nocturnes. A l'époque, leur jeunesse autorisait mille et une folies. Comme celle de partir, lors des nuits de pleine lune, à la recherche de la dame blanche qui hantait les marais en contrebas de la propriété. En cette fin octobre, la brume est dense. Il a l'impression de flotter, d'être dans un rêve. Mais non il ne rêve pas, c'est bien lui, l'homme si doux, attaché à ses valeurs de tolérance, de respect de l'autre qui est là, arme en mains. Mais que se passe-t-il donc dans sa tête ? Pourquoi n'arrive-t-il pas à raisonner ses sentiments ? Qui est-il pour s'arroger le droit d'envisager d'ôter une vie ? Sa tête lui fait mal tellement ses pensées s'entrechoquent. Tout une vague de souvenirs resurgit, au point d'en tomber assis, là au milieu du parc familial.

Il prend sa tête entre ses mains et se met à pleurer comme un enfant. De gros sanglots secouent son corps d'athlète, il se retient de hurler tellement la douleur est lancinante. Haletant, le souffle court, il tente de se relever. Après plusieurs tentatives le voilà à nouveau à la verticale, ses pieds bien ancrés au sol. Reprenant ses esprits, il entreprend de continuer son déplacement en direction de cette demeure, tant aimée aussi. Elle est si imposante au milieu de la nuit.

Soudain, il réalise qu'il n'a plus l'arme dans la main. Il comprend très vite qu'elle se trouve derrière lui, abandonnée dans l'herbe, où il s'est écroulé, en proie à ses démons. Que faire ? Il fait si sombre. Il tente d'évaluer le nombre de pas qu'il a parcouru depuis sa chute, sûrement une déformation professionnelle... Son esprit cartésien de chercheur, formaté aux probabilités, le décide à rebrousser son chemin. Il arrive à l'endroit hypothétique, s'agenouille. Ses mains balayent la zone, tout d'abord avec circonspection et minutie puis avec une excitation optimale. Rien, il ne trouve rien ! Comme quoi les probabilités....Le temps passe. A présent tout son corps est pris de soubresauts. A droite, à gauche, en avant, en arrière, comme s'il s'abandonnait à une danse afro-africaine. Et tout ça, au milieu de dame nature, imperturbable, parée de son voile de veuve. Epuisé, le voilà à nouveau allongé, cette fois de tout son mètre quatre-vingts, les bras en croix, sur un tapis détrempé. Seul son souffle, lance un appel à la vie, au milieu de ce lieu désertée de toute âme. Du moins, pour le moment...

Terreur Glaciale (Cory)

Le traîneau glissa sur la neige qui crissa sous les patins enserrés dans leur gangue de glace.

Le musher lança d'une voix forte des ordres qui se perdirent dans l'immensité glacée, tandis que les chiens poursuivaient leur course folle à travers les sentes enneigées, anticipant les éventuels obstacles bordant la piste. Dans un dernier élan, le traîneau franchit le sommet du raidillon, et s'immobilisa d'un coup sec dans une pluie de neige, devant la porte du chalet. Yann laissa aussitôt passer entre ses lèvres un long sifflement strident, qui eut pour effet de calmer immédiatement les chiens, qui maintenant vautrés dans la poudreuse, secouaient frénétiquement l'extrémité de leur arrière-train, en gémissant doucement. Il détacha l'un d'eux, étudia méticuleusement chaque partie de son anatomie, vérifiant qu'aucune blessure ou gelure ne mettait en danger son intégrité. Un à un ils regagnèrent leur box, reçurent leur ration de la journée, et repus, se pelotonnèrent dans la paille propre et chaude. Peu à peu les aboiements cessèrent. Yann se dirigea d'un pas lent vers le chalet, et d'un coup d'épaule, les bras chargés de bois, pénétra au cœur de la pénombre. Dans l'obscurité il s'approcha du poêle, souleva le couvercle de fonte, inséra quelques bûches dans le foyer, plongea la main dans une caisse pour en retirer une poignée de brindilles et craqua une allumette qu'il jeta en direction du trou. Quelques flammèches attaquèrent le bois sec, puis enflammèrent soudainement le tout. Il déposa sa lourde veste lestée de glace sur le dossier du fauteuil, attrapa un bol dans lequel il versa quelques flocons, puis se dirigea enfin vers l'interrupteur et déclencha la diffusion d'une pâle lumière. Un sifflement doux l'avertit que son repas était prêt et il versa machinalement l'eau frémissante sur l'amas de flocons. Calé dans son fauteuil, il porta distraitemment le bol de soupe à ses lèvres, quand son regard fut attiré par une tâche sombre au bas de l'escalier. Il s'approcha, frotta son doigt sur la trace fraîche, et regarda attentivement ce qui maculait maintenant la pulpe de son doigt. Instantanément son sang se glaça dans ses veines, ses oreilles se mirent à bourdonner, et les battements de son cœur frappèrent sa poitrine tel un tambour à la peau trop tendue. Il aperçut d'emblée les autres traces qui s'enfonçaient dans la pénombre et il se repassa aussitôt le négatif de son arrivée au chalet. Instinctivement il attrapa son arme, ôta la sécurité et serra sous son bras la crosse polie par les années. Il s'avança tel une ombre au bas de l'escalier, posa délicatement son pied sur la première marche, et monta silencieusement jusqu'au sommet. Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité opaque, et pria pour que ce ne soit pas sa dernière heure. Un hurlement déchirant emplit l'air saturé de peur et le sol se déroba sous ses pieds. Il sombra aussitôt dans un gouffre insondable.

A la fête foraine (Clément Boisieux, 9 ans)

Il braqua l'arme droit devant lui dans l'obscurité, son fusil sur l'épaule. Oscar entendit du bruit, la fête foraine venait de commencer, le stand de tir à la carabine aussi. Il tira sur le ballon de baudruche qui éclata à cause de la balle. Il fit pareil avec les quatre autres ballons et prit en lot, un fusil à pompe avec laser bleu. Oscar paya pour des autres tirs, et cette fois, c'étaient des allumettes qu'il tira une à une. En lot, une mitraillette à laser rouge fut choisie. Il sortit de la fête foraine heureux.

Lily et le loup (Violette Chabi)

Les bergers de la montagne sont nerveux.

Les troupeaux de moutons sont régulièrement poursuivis par des intrus. Apeurées, les bêtes dévalent les pentes et vont s'écraser au fond des ravins. On parle de chiens errants... Mais en fait on accuse le loup, coupable idéal.

Lily, une petite fille de huit ans, habite un chalet dans la montagne.

Elle a un ami, un grand loup blanc. Tous les soirs, le bel animal vient rôder près de sa maison. Un cri à peine audible. Seule Lily l'entend. Elle court vers l'orée du bois. Il est là, il l'attend. Il la voit, il se couche dans l'herbe humide de la rosée du soir. Elle l'appelle, elle lui parle. Il remue la tête. Elle pose sa petite main sur son museau humide et se couche près de lui. Il lèche le bras menu de sa langue râpeuse. Elle caresse ses longs poils soyeux.

- Lily, où es-tu ? Il faut rentrer lui crie sa mère

- A demain. Tu viendras, hein ? Lily dit au loup

Et l'animal aux longs poils blancs s'enfonce dans la forêt pour rejoindre sa meute.

Quelques heures plus tard.

L'homme braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité. Il tira. Un cri rauque s'ensuivit, puis des hurlements désespérés emplirent la nuit. L'homme s'avança et dans la forêt sombre il vit le loup blanc étendu sur le flanc. Il était mort.

Dans le chalet, Lily dort.

Soudain, elle sursaute, pousse un cri douloureux. Elle s'assied sur son lit. Sa mère se précipite.

- Je veux aller dans la forêt dit la petite fille en pleurant.

- C'est la nuit. Il faut te rendormir lui murmure sa mère en la serrant dans ses bras.

Le mercenaire (Gaïa C.R.)

La nuit était tombée depuis longtemps. Seul dans sa chambre, Simon n'arrivait pas à trouver le sommeil. La journée avait été trop mouvementée, trop riche en émotions.

D'abord cette lettre mystérieuse, en langage codé, qui lui avait révélé le but de sa mission : retrouver un trésor enfoui en territoire ennemi depuis des siècles. Il avait tout de suite relevé le défi. En quelques minutes, il s'était composé une fausse identité, avait enfilé le costume approprié, et était parti à l'aventure. Il avait combattu des adversaires redoutables, échappé à de multiples dangers et maintenant, étendu dans ce lit trop étroit, il se préparait mentalement. Dans quelques heures l'attendait la partie la plus périlleuse de sa quête, celle qui le mènerait à la statuette d'or. Il se tournait et se retournait dans son lit, incapable de dormir. Dehors, le vent faisait craquer les branches. L'orage avait commencé au crépuscule et entre les coups de tonnerre, il entendait une chouette hululer au loin.

Il s'assoupit quelques instants, écrasé de fatigue. Soudain, un craquement mit tous ses sens en éveil. Ce n'était plus l'orage. Non. Il sentait le danger dans toutes les fibres de son être. Il y avait quelqu'un, là, juste devant la porte de sa chambre. Quelqu'un qui voulait l'empêcher de mener à bien sa mission et s'emparer à sa place du trophée. Il savait qu'il n'y avait pas de place pour deux vainqueurs ; l'issue serait forcément fatale pour l'un d'entre eux. Il n'avait pas le choix : c'était lui ou l'autre. Il glissa la main sous son oreiller, cherchant le pistolet qui l'accompagnait chaque nuit. Sans un bruit, il s'assit sur le bord du lit et attendit. La poignée de la porte s'abaissa lentement, dans un léger grincement. Le souffle court, il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité, puis compta lentement à voix basse, se préparant à appuyer sur la détente.

La lumière s'alluma brusquement :

- Simon, mais qu'est-ce-que tu fabriques ? Ça n'est plus l'heure de jouer, tu sais bien que tu as école demain ! Allez, range-moi ce pistolet, et recouche-toi.

Une couverture remontée, un baiser sur le front, et au cœur de la nuit tourmentée, un petit garçon s'endormit enfin, des rêves héroïques plein la tête.

Exécution (Soazig Kerdaffrec)

Coup d'œil à droite, coup d'œil à gauche, il traversa la route en courant, puis se laissa tomber lourdement dans le fossé plein d'orties. Le contact abrasif sur son visage lui arracha une grimace de douleur. Il s'accroupit dans l'obscurité liquide, reprit son souffle, son cœur battait comme un fou, prêt à disloquer ses côtes.

Peu à peu, les ombres autour de lui reprirent leur place d'ombres, les arbres leur place d'arbres, la route, sa place de petite voie lactée éclairée par la lune.

Malgré le feu sur sa peau, il s'apaisa un peu. Il respira profondément en silence et essuya la sueur sur ses yeux, la pluie dans son cou.

Cependant, il ne pouvait rester là, immobile, d'ailleurs, il ne pouvait rester nulle part.

Les autres étaient à sa poursuite et bien qu'il n'entendît rien pour le moment, il savait qu'ils n'étaient pas loin, ils le reniflaient comme des chiens.

Il lui fallait continuer son chemin. Pour aller où ? Il ne savait pas, mais il fallait partir, et ça, il le savait dans sa chair. Il lui fallait aller au bout de sa fatigue, au bout de sa vie, ça il le savait aussi.

Il se releva lentement, avec une espèce de douceur étonnante, sans doute pour ne réveiller ni les ombres ni les armes. Courbé en deux, il trottina en zigzag dans un champ boueux, il crut y voir des plants de pommes de terre. Mais quelle importance !

Il disparut à couvert, dans des taillis sombres mais serrés, les ronces essayant de le retenir au passage. Il voudrait courir, au moins marcher plus vite, de plus en plus vite. Une racine épaisse, son pied s'accroche au piège invisible, c'est la chute, le bruit qui résonne, qui le signale aux autres, la terre dans la bouche, les tremblements, la peur, terrible, les lèvres mordues au sang pour ne pas crier, vulnérable, repérable et certainement repéré. Alors ses larmes jaillirent d'elles-mêmes...

Il resta affalé, à plat-ventre sur le sol trempé, comme paralysé, l'oreille aux aguets pourtant. Un chuintement derrière lui, un frôlement, comme un glissement-mouvement tout près, puis un craquement net, branche brisée sous une chaussure, et là, juste au-dessus de lui, une silhouette, qui se détache sur la clarté glauque de la lune.

Une terreur galopante glaça ses veines. NON ! Il roula sur le côté, sortit péniblement son pistolet de la poche de son manteau et en tremblant il braqua l'arme droit devant lui dans l'obscurité.

La lampe de poche l'aveugla, la balle étoila son front.

Clair-obscur (Méghane Pichard)

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, à nouveau sa plus grande peur refaisait surface, celle qu'un cadavre se trouve suspendu là au milieu de cette boîte de métal entre les néons jaune pâle et les boutons des étages. Mais ce n'était pas le cas, son corps s'engouffra rapidement dans la boîte de conserve et appuya sur le bouton du dernier étage desservi par l'ascenseur. Il lui fallait atteindre le toit avant que la nuit ne tombe afin de se positionner entre les ombres fuyantes des premières lueurs de la nuit. Cette fois-ci les rôles de la proie et du chasseur seraient inversés, le couperet tomberait et la justice gagnerait. Le poids de l'arme se faisait sentir contre sa hanche, cachée par son tee-shirt gris, pendant que l'ascension des dernières marches des escaliers menant au toit s'achevait. Au loin le soleil commençait à perdre de son éclat et à arborer ses robes chatoyantes du coucher. Cet immeuble n'avait pas été choisi au hasard, le plus haut de l'avenue où, il était certain, sa victime passerait en rentrant chez elle. En s'installant sur le rebord du vide, le souvenir de ces heures interminables d'entraînement défilait. Sans lunettes de vision nocturne il fallait être capable de capter les moindres lumières de son environnement pour viser juste. Comme tout le monde les essais avaient été faits sur des bouteilles en verre disposées en contrebas de son lieu de vie. Dans cet environnement dénué de toute vie en périphérie de la ville où la moindre enseigne lumineuse est plus rare qu'une luciole en plein jour, l'entraînement avait été optimal. Maintenant dans cette avenue la lumière n'était plus un problème même au beau milieu de la nuit, de plus la pleine lune était de sortie ce soir. A partir de cet instant il fallait attendre, se faire tout petit pour dissimuler son corps à ceux d'en bas, si on est vu tout est perdu. L'attente ne devrait pas être trop longue, l'astre du jour s'éteignait et celui de la nuit gagnait en puissance au fur et à mesure des minutes qui défilaient. Ses paupières se faisaient lourdes après la journée de travail mais il fallait tenir, ce serait ce soir ou jamais. La vengeance prendrait forme. Ces années de tortures, d'enfermement prendraient fin, l'échappée avait été possible un an auparavant, le temps de se reconstruire, de revivre et le jour décisif était arrivé. Il ne fallait pas qu'une autre personne puisse retomber dans cet enfer, autant homme que femme, tout le monde était la proie de celle qui serait sa victime aujourd'hui. Les preuves de son calvaire ne manquaient pas mais se faire justice soi-même entraînait un sentiment de puissance suprême et démontrait que tout chasseur est chassé par un autre. Son allure était calme et élancée, des talons, une robe cintrée noire et un sac griffé formaient le costume de sa tortionnaire. Le brushing parfait brillait sous la rambarde du toit de l'immeuble, sa victime ne se douterait de rien, la balle l'atteindrait et ferait éclater la vérité au grand jour. Le bras bandé, l'œil alerte, le corps transi, c'était l'instant ou jamais. Ce moment

dans une vie où tout va se jouer et où la conscience malheureusement décide de pointer le bout de son nez. Fallait-il la tuer ? Ou juste la blesser ? Tuer risquait de ne pas faire comprendre son message et ses compatriotes victimes ne comprendraient pas son geste. La décision devait se faire maintenant, dans deux minutes il serait trop tard. Sa décision était prise, sur le toit, le corps penché en avant dans le vide, le souffle coupé, il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité de la nuit la détonation retentit. Le talon se brisa sur le pavé, le corps de la femme se cambra et sa voix résonna sur les murs des immeubles l'entourant comme l'écho des souffrances qu'elle avait fait subir. La conscience avait eu raison de la volonté, la vérité se déversait sur le sol en une nappe rouge vermillon, la justice devrait trancher, faire tomber la guillotine sur cette sordide histoire d'enfermement d'êtres humains, dans leurs propres peurs, au sein de leur conscience. La psychologie au service du mal.

Lettre à Marcus Malte (Jacqueline Zerbini)

Voiron, le 10 septembre 2014

Monsieur Malte.

« Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité... »

Alors là, Monsieur Martiniani alias Marcus Malte, vous me prenez en défaut!

On me propose d'écrire un court texte à partir de l'offrande faite par vous de cette formule extraite d'un de vos polars à succès.

Je ne lis pas les polars ; il m'arrive de regarder à l'occasion un film policier et j'avoue que j'y prends souvent du plaisir. C'est un vrai divertissement, notamment si le scénario est un peu alambiqué, un tantinet sophistiqué. En tous cas, confortablement assis dans un fauteuil de ciné ou sur son canapé, se laisser aller et emporter par un détective ou un flic, ou un quelconque enquêteur, c'est facile. Il n'y a qu'à observer, entrer dans un monde qui apparaît comme palpitant de surprises et d'émotions qui s'enchaînent à la pelle, dans un univers étranger (ça je peux), de laisser s'activer les cellules grises de la sagacité (ça c'est possible pour moi), d'aller de déduction en déduction (ça ne me pose pas trop de problèmes) et d'accompagner les protagonistes de l'affaire là où ils vous emmènent vous, Monsieur Malte !

De là à mettre en mouvement des habiletés de déchiffrage et une concentration appliquée au service de la lecture d'un roman dit à suspense, aussi documenté et captivant puisse-t-il être, ça je ne sais pas !! Alors écrire, pensez-donc !!!

Ce IL qui braque « l'arme droit devant lui, dans l'obscurité... », Je ne peux rien en faire, rien en imaginer. Sans doute les neurones de l'inventivité féconde ne sont-ils pas distribués par Dame Nature de façon équitable ! ?

En tous cas, c'est une mienne carence. Vous auriez suggéré comme départ d'écriture tout ou partie de cette citation : « Dans bucolique il y a colique et dans pastoral il y a râle et c'était à peu près tout ce que la campagne lui inspirait » ou encore « Sous ma couverture vit .. » j'aurais peut-être été plus inspirée.

Mais ce mec et son arme dans l'obscurité... Rien !!

Blague à part, Monsieur Malte, je tiens à vous faire part de mon entière considération et de ma jalousie féroce pour le talent dont vous faites preuve pour explorer les subtilités de l'âme humaine, sur un air de jazz à l'occasion.

Sans rancune Jacqueline

Joseph le jardinier (Yet)

Joseph est un aimable retraité qui empile les années avec bonheur grâce aux diverses occupations qui l'animent, vélo, bricolage, pétanque et surtout sa grande passion : le jardinage !

On peut le voir dès les premiers beaux jours, regard malicieux, moustache grisonnante assortie aux mèches qui s'échappent de cette étrange galette qui lui sert de couvre-chef, équipé de vieux sabots périmés depuis longtemps, il nettoie, bêche, ratisse. « A chaque jour suffit sa peine » dit le proverbe mais pour lui ce n'est que du plaisir et la récompense est énorme quand il peut admirer le résultat de son travail. Tout est en ordre, bien aligné avec juste ce qu'il faut de fantaisie pour rendre un jardin heureux. Les laitues mêlent leurs têtes blondes et rousses pour séduire le regard tandis que les haricots verts timides et discrets se cachent sous leur feuillage. Les radis roses et blancs apparaissent prêts à être croqués. Les courgettes étalent leurs robes vertes et satinées et font rougir de plaisir les tomates qui les contemplent du haut de leur tige.

Tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes s'il n'y avait une ombre au tableau... le chat ! Un Mistigri beige et blanc qui s'accorde le privilège d'être partout chez lui.

Joseph n'est pas méchant, il a le cœur aussi tendre que ses salades mais il ne supporte pas de voir Mistigri rôder dans le jardin, le soupçonnant de dégradations pendant la nuit. Ce matin encore, allant faire son arrosage quotidien, il a pu faire le constat de ces méfaits, c'en est trop. Joseph est furieux, il répond à peine aux bonjours des enfants qui s'aspergent joyeusement avec un pistolet à eau. Pistolet à eau ! Voilà ce qu'il lui faut pour effrayer Mistigri ! Le soir venu, Joseph se mit à l'affût derrière un laurier compréhensif et dès qu'il vit apparaître le chat, il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité naissante il mit le pied sur l'embout du tuyau d'arrosage qui, n'appréciant pas du tout ce genre de familiarité, se redressa tel une vipère, lui envoyant au visage un magnifique jet d'eau vengeur. Surpris il laissa tomber son arme ce qui eut pour résultat de faire fuir Mistigri. Joseph ne s'avoua pas vaincu et se rappelant une certaine publicité : « Je l'aurai un jour, je l'aurai. »

Cream de sang-froid (May)

Cette nuit était LA nuit. Tout était prêt. Le plan était infallible. Au summum de la discrétion, le bourreau s'extirpa de son repère. A pas de loup, lentement, il sortit, évitant tous les obstacles dont la chute aurait pu trahir sa présence. Toujours dans la pénombre, il s'avança avec agilité pour aller retrouver ses premières victimes, sans même s'éclairer d'une lampe. Par chance, il connaissait ce trajet par cœur.

Il l'avait attendue, cette opportunité. Voilà près d'un an qu'il voulait en finir avec elles. Avec tout le self-control dont il était capable, il avait retenu ses pulsions pendant tout un été, puis un automne interminable et un hiver qui avait bien duré des siècles. Et maintenant, l'heure de la vengeance avait sonné, il était temps qu'elles paient pour l'avoir fait languir de la sorte. Elles s'étaient jouées de lui, après avoir passé des semaines à lui faire entrevoir un monde meilleur elles avaient disparu soudainement, ne lui laissant que la nostalgie et cette grande sensation de vide. Et voilà qu'elles réapparaissaient au journal télévisé, semblant l'avoir totalement oublié. Lui n'avait pensé qu'à elles. La situation était insupportable. On ne traitait pas le grand Jack de la sorte. Elles devaient payer pour cet affront, elles paieraient toutes s'il le fallait, car après tout, elles étaient toutes les mêmes. Ce serait un carnage, mais ça se devait d'en être un.

Il s'avançait vers ce qui allait être leur dernière demeure quand soudain, à mi-chemin, il perçut un craquement. Il retint sa respiration. L'avait-on suivi ? Risquait-il d'y avoir un témoin gênant à éliminer ?

Soupir de soulagement : ce n'était qu'un chat. Dans ce coin-là, il aurait même dû s'y attendre.

Il arriva enfin à leur adresse et marqua une pause, la main sur la poignée de la porte. L'instant qu'il attendait tant était enfin arrivé. Il les avait traquées en vain dans les forêts, les avait cherchées avidement parmi la foule du marché et à présent elles étaient là. Juste derrière cette porte.

Savourant sa victoire si proche, il ouvrit la porte avec toute la discrétion dont il était capable. Elles étaient là, et c'en était presque trop beau pour être vrai. Le teint frais, elles dormaient paisiblement sous la lumière crue des néons.

Jack se saisit d'un objet contondant sur sa gauche. Leur mort n'allait pas être des plus propres, elle laisserait des traces, mais peu importe. Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité, quand soudain une voix de femme retentit.

- Repose ça tout de suite et il ne te sera fait aucun mal. Dit-elle calmement. Il se figea, espérant l'avoir simplement imaginée. Mais elle retentit de nouveau.

- Jack, je sais que c'est toi. Repose cette bombe. Repose cette bombe de crème chantilly tout de suite, je t'ai déjà dit que ces fraises étaient pour demain midi. Retourne te coucher.
Vaincu, Jack retourna dans sa chambre, et se résigna à ne manger ses douces victimes qu'au déjeuner du lendemain.

« Monsieur » (Jean-Yves Gallin)

Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité...

Il avait beau retourner cette phrase dans sa tête, il n'arrivait pas à imaginer un personnage capable de se trouver en pareille situation.

«Monsieur» n'aimait pas les armes à feu, il n'avait pas fait de service militaire.

Enfant, il regardait un western pour la beauté des paysages, les chevaux, et puis, il y avait les cow-boys et les gentils (les indiens). Il avait cessé de s'y intéresser, les méchants gagnaient toujours.

«Monsieur» préfère aujourd'hui les séries policières, il y a une énigme à résoudre, un coupable à trouver, c'est un travail de réflexion qui demande analyse scientifique et sens de l'observation.

Il ne manque pas un téléfilm du commissaire Maigret, est fan de Nestor Burma, Sherlock Holmes est sa tasse de thé.

«Monsieur» se dit qu'il n'est pas né au bon endroit et à la bonne période.

Il ne connaît pas personnellement de docteur Watson, n'est pas accro à l'association jambon-beurre demi de bière, n'a pas de secrétaire à son service et préfère les chiens aux chats.

Pourtant il veut participer et envoyer son texte avant la date fatidique du 12 septembre, c'est un challenge qu'il s'est fixé.

C'est autre chose que le sudoku et les mots fléchés qu'il affectionne particulièrement. Mais il se dit qu'il faut s'ouvrir l'esprit, essayer autre chose, ne pas se limiter dans son raisonnement.

«Monsieur» est accrocheur et croit en lui. Il n'y pas de raison qu'il n'y arrive pas. Les débuts dans toute activité sont toujours source de difficulté et de doute.

Après tout, les «Simenon», «Léo Malet» et «Conan Doyle» et bien d'autres, ont bien rencontré des problèmes similaires avant de connaître le succès, il le pense vraiment.

Chaque soir, il s'installe à son bureau, un cahier d'écolier ouvert devant lui, un stylo plume à sa droite, il s'autorise une heure de travail.

La page reste désespérément blanche, seuls quelques graffitis pour marquer cette heure de réflexion.

Il referme son cahier, pose le stylo à sa droite et va s'allonger, la nuit porte conseil.

Il éteint la lumière, se retrouve plongé dans l'obscurité, (un point commun avec son futur héros), cela peut aider.

Son imagination vagabonde, il sait que c'est pour demain. Il va se lever du pied droit, se précipiter à son bureau, contrat rempli, il a son scénario, son histoire et son héros.

Ce sera le début d'une nouvelle vie, un roman policier verra le jour qui rencontrera un succès mérité, puis un autre, carrière littéraire à la clef,

avec une reconnaissance de ses pairs, de là à ce que ses livres soient portés à l'écran, il n'y a qu'un pas que «Monsieur» franchit allègrement, c'est vrai que «Monsieur» est très, très optimiste.

Avant de se laisser griser par les honneurs, et de connaître cette vie d'artiste qui lui tend les bras, il est l'heure pour lui de s'endormir, demain sera un autre jour, «Monsieur» ferme les yeux en pensant aux jours radieux qui l'attendent.

PS : texte de pure fiction, toute ressemblance avec un personnage existant ne serait qu'une malheureuse coïncidence !!!

La décision (Axelle Lorenzso)

Sa gorge se noua, il n'avalait plus rien. Il baissa la tête sur son assiette, comme en prière.

- Ne fais pas cette mine, dit la mère, je reviens demain. C'est pas comme si je partais longtemps !

Il ne répondit rien.

- On trouvera bien de quoi s'occuper tous les deux va... entre hommes !

La mère et le père se regardèrent en souriant devant l'attitude si puérile de l'enfant.

- Quand même, à dix ans, on est content de passer une soirée avec son père ! Avait lancé la mère, affairée à l'organisation efficace du lave-vaisselle. Le père roulait lentement et méticuleusement sa serviette pour la glisser ensuite dans son large anneau de bois. Le fils n'avait pas bougé.

Couché dans son lit dans le noir, couvert par son épaisse couette malgré la chaleur de l'été, le fils tremblait. Il savait les pas dans le noir, la respiration lente et profonde, le poids des mains, les mots : « Tu ne voudrais pas faire de peine à ta mère ! ». Mais ce soir, il avait décidé qu'il fallait que ça s'arrête : l'angoisse permanente d'apprendre l'absence de la mère, le silence des maux. Conscient qu'aucune aide ne lui viendrait d'ailleurs, qu'il ne pouvait compter que sur lui-même pour trouver une issue, il avait décidé que ce serait ce soir. Il sentait déjà qu'il tremblait moins que d'habitude. Décider était bien plus qu'une consolation. Ce soir, il serait fort, il ne se laisserait pas faire. Il ne savait pas comment se l'expliquer, mais il en était sûr. Il tenait serré contre sa jambe le manche en bois, la lame tournée vers l'extérieur. Quand il jugea que les pas étaient assez proches, il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité.

Une ombre (Christine Pivot-Pajot)

L'homme s'allongea dans l'herbe qui borde la rivière qui coule sans bruit, il n'entendit plus rien que les battements rapides de son cœur, même pas le bruit du vent léger ou un cri d'oiseau.

Une ombre arriva et resta au-dessus de lui, une ombre de forme humaine avec une arme à la main.

Il regarda cette ombre la peur dans les yeux, il sentit qu'elle le fixait immobile.

Il essaya de se lever mais n'y arriva pas, il avait déjà tellement couru, il était épuisé, ses jambes tremblaient de fatigue ou de peur, peut-être les deux.

Il ferma les yeux dans l'espoir que l'ombre disparaîtrait mais il la vit encore même les yeux fermés.

Il comprit cette présence qu'il avait sentie toute la journée sans rien voir et qui l'avait fait courir ainsi.

La nuit commençait à tomber, doucement il arriva à s'asseoir, l'ombre fit de même en face de lui, il se leva se dirigea vers la rivière l'ombre toujours devant lui.

Il continua à marcher, vite, de plus en plus vite jusque dans l'eau, il s'arrêta de nouveau, l'ombre toujours devant lui.

Il n'avait plus la force de courir, de fuir, il ne sentait même pas la fraîcheur de l'eau.

Malgré la nuit noire sans lune, il voyait toujours cette ombre menaçante.

L'homme mit la main dans sa poche et en sortit une arme, sans savoir comment elle était arrivée là, il n'avait pas le temps de réfléchir.

Il braqua l'arme droit devant lui dans l'obscurité et tira.

L'ombre s'écroula et l'homme aussi.

Brouhaha incessant (Laurie Toniutti)

« Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité »

Il tapota son stylo sur sa page blanche, trop blanche. Aucune rayure, aucun mot hormis « Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité. »

L'inspiration n'était pas au rendez-vous, comme bien souvent quand on lui imposait un thème, une règle, un contexte. Lui il aimait mettre des émotions brutes sur un papier encore neuf. Il aimait s'éparpiller, déborder dans tous les sens. Pas de limite, pas de cadre, juste quelques mots qui ne se suivent plus. Il aimait garder intactes des lettres naissantes suivant l'allure folle de ses pensées. Il aimait la mélancolie d'un feutre pleurant son encre. Il aimait l'idée d'un monde indélébile tout droit sorti de ses mains. Mais il n'avait rien entre ses mains et il le savait.

Il écrivait mieux quand le poison encore frais de la vodka coulait dans son sang, il sortait enfin de ses propres retranchements pour poser son cœur sur quelques lignes d'une feuille blanche.

Il aimait l'idée d'écrire, de créer un monde qui n'appartenait qu'à lui. Crachant chaque lettre pour sa propre survie. Il était aussi amoureux de l'idée d'aimer. Il avait foi en l'amour, celui qui s'écrit pages après pages, qui se construit doucement pour révéler le meilleur d'un être. Et quand l'amour échouait il y avait l'écriture, remède vital presque miraculeux.

Quelquefois il était absent, il regardait la vie d'un œil différent, un peu trop peut-être. Ça le rassurait cette différence. Il vivait chaque émotion comme cadeau du ciel, barricadant les mauvaises pour ne pas sombrer dans les délires de la tristesse.

« Il braqua l'arme sur lui dans l'obscurité »

Il voulait décrire un homme rangé dans une vie bien trop carrée. Manipulé par les médias, la télévision. Se révoltant devant les guerres, la famine, tout en buvant son verre de Pétrus, continuant sa vie accroché à son harnais de sécurité. Il voulait écrire l'histoire de cet homme, qui avait fini par ne plus regarder les informations mais des émissions futiles. Celles qui éveillent la mauvaise critique, qui nous force à nous moquer de la misère d'autrui pour ne pas regarder la nôtre. Il voulait raconter l'histoire de ce monde.

Il s'amuserait à le rendre fou, le réveillant un matin, lucide d'une vérité qu'il s'était efforcé d'oublier durant trop d'années. Se prenant toute la pourriture d'un système dans la gueule. Car quand on ne peut pas entrevoir le bonheur en dehors d'un soi que l'on nous a inculqué, on ne peut pas faire face à la déchéance mondiale d'un système que tout le monde applaudit.

Il aurait décrit la folie d'un être, ce sentiment incontrôlable naissant du

cœur qui envahit la raison, devenant la folie humaine. Ce dégoût de soi, de l'autre, quand on se rend compte que tout est truqué. Il aurait raconté l'histoire de chaque personne éteinte d'un trop plein d'émotions, définie de folie ou d'instabilité. Il aurait parlé de ces gens, ceux qui sont dirigés par leurs sentiments laissant périr doucement leurs logiques.

Et puis il n'en fit rien, il se dit que son rêve d'écrire était bien trop grand. Il demandait bien trop de talent pour un petit homme comme lui. Il ne participerait pas à ce genre de chose, autant ne pas se ridiculiser et garder pour soi ces conneries qu'il écrivait inutilement.

Il rangea son papier et son stylo, alluma sa télé et se laissa consciemment happer par des images qu'il connaissait trop bien.

« Il braqua l'arme droit devant lui dans l'obscurité »

Cette phrase resta inachevée. Il la retrouva des années plus tard, il était devenu aigri par le temps qu'il n'avait pas su apprivoiser. Il avait perdu l'amour, la force de se battre, submergé de regrets devant ses écritures qui aujourd'hui lui rappelaient un rêve pour lequel il ne s'était jamais battu.

Sans titre (Noëlle Roth)

« Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité... »

Seule lumière dans la pièce, celle de l'écran de l'ordinateur. En fond sonore, la radio, vrai compagnon de ma solitude du soir.

Oscar Pistorius a tué sa compagne, la Catalogne veut être indépendante, un « vieux » de 60 ans atteint du cancer s'est tué dans sa chambre d'hôpital, des jeunes éméchés ont tiré des balles sur les passants, Arnaud et Aurélie essaient d'échapper aux paparazzis...

J'ai des idées tordues. Où est-il donc mon fusil ? Papa me l'a confié quand il allait mourir. Il était chasseur, on n'avait pas le droit de toucher - même de regarder ! - cet outil dangereux qu'il planquait tout en haut de l'armoire dans la chambre. Je l'ai enveloppé dans du papier journal, je l'ai emmené « chez moi », je ne l'ai jamais plus touché. INTERDIT de toucher. Le fusil, dans son papier journal, est au fond de mon armoire. Papa me manque. Toujours.

Toi aussi.

Nous sommes le 11 septembre. En 2001, je travaillais encore, j'étais « charrette », le délai était dépassé depuis trois jours pour que « mon journal » municipal soit diffusé aux habitants. L'attendaient-ils impatiemment ? Ne dormaient-ils plus depuis trois jours ? Les lecteurs, les habitants, les gens d'ici... tellement proches et tellement lointains en même temps. A la retraite, je les ai laissés dans leur vie quotidienne, je ne leur ai pas manqué, ils ne savaient pas que c'était moi qui leur donnait des nouvelles du pays...

J'ai sorti le fusil de l'armoire. Sous les draps offerts à notre mariage, jamais utilisés. J'ai imaginé que tu étais encore là, près de moi. Parce que moi, je n'ai pas de courage. Les morts en ont forcément un peu plus.

Alors lui, celui qui est mort, a pris le fusil et...

« Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité... » Lui, celui qui n'est plus là, celui qui a du courage, celui qui me manque, celui qui meurt une fois de plus, dans l'obscurité de ce soir.

Ichthyophobe (Yoann Gaillard)

Dave ne se souvient plus comment cela a débuté. Il croyait qu'il devenait fou, ou alors qu'il s'agissait de la plus grande caméra cachée du monde. En effet, qui aurait pu croire que les poissons voleraient un jour, que les baleines voyageraient dans les airs telles des hardes de zeppelins, que les raies survoleraient le sol telles de souples cerfs-volants ? Surtout pas lui, même si la télévision multiplie depuis peu les images récurrentes de bancs de thons sortant de mer et de brochets mangeurs de merles. Il ne prête que peu d'attention à ces nouvelles, jusqu'à ce que la réalité le frappe en pleine figure, sous la forme étonnante d'un petit Voile de Chine rouge. Le poisson, tout aussi étourdi que notre héros, reprit ses esprits et partit nonchalamment vers la cuisine, le surveillant de ses grands yeux dorés. Depuis, Dave regarde constamment les infos avec son nouveau colocataire à écailles, scrutant la moindre anecdote utile. Il écrit méticuleusement dans un calepin toutes ces données, notant la vitesse de déplacement des requins, les techniques de camouflage des poulpes, les remèdes efficaces en cas de piqûres de rascasse... Bref tout ce qui pourrait être utile afin d'éviter les ennuis dans ce monde où même les villes deviennent magiques (mais pas pour le moins inoffensives) sous les mille couleurs et formes des poissons gonflés d'hélium. Oui, d'hélium, en tout cas c'est l'explication qu'ont bien voulu donné les biologistes, une histoire compliquée de métabolisme rapide et de mutation spontanée. Malgré ces succinctes informations et cet extraordinaire phénomène, la vie continue son cours, seules les petites habitudes changent. Par exemple, pas plus tard que ce matin, après un bref déjeuner composé de café et de cigarettes, Dave s'apprête à quitter sa maison lorsqu'un énorme mérrou pénètre dans sa cuisine afin de se repaître de la nourriture de Noburo, le poisson rouge. Comme si on avait besoin de poissons carnassiers qui s'introduisent chez nous. Il doit user de toute sa ruse et de maints coups de balais pour s'en débarrasser. Déjà en retard, le bureaucrate ferme rapidement ses volets afin d'éviter les intrusions imprévisibles, un banc de piranhas n'est jamais le bienvenu dans une salle de bains. Il quitte sa maison sans oublier de rouvrir un pot de whiskas pour Noburo et se dirige vers son travail, évitant autobus, taxis et saumons. La journée a été ennuyeuse bien qu'entrecoupée d'une magnifique migration de méduses, qui a plongé quelques délicieux instants toute la ville dans une mouvante lueur rosée. Il rentre pour 18 heures, harassé, pressé de noter sa splendide observation en compagnie de son frétilant ami. Mais lorsque Dave pénètre chez lui, pas de battement de nageoires pour l'accueillir. Les volets étant clos, seule une inquiétante lumière de fin de journée filtre à travers les interstices du bois. Inquiet de ne pas voir son poisson, il se dirige vers la cuisine pour découvrir, médusé, la boîte de pâtée pour chat

massacrée. Dave se dirige avec inquiétude dans le cellier et découvre plus apeuré que surpris son congélateur éventré, laissant dégouliner sur le sol les restes des sachets de viande mélangés à de la glace fondue. Cette fois-ci plus de doute possible, un poisson plus gros que son Noburo s'est introduit chez lui. Prudemment, il se dirige vers l'étage, espérant atteindre sa chambre et le colt 45 qui s'y trouve avant qu'un quelconque énorme calamar ne lui tombe dessus et n'aspire son visage. Il monte l'escalier, maudissant ces satanées marches trop bruyantes, traverse le couloir mais soudain un frottement retentit, semblable à celui d'un drap mouillé traînant sur le sol. Par malheur, ce sinistre bruit vient tout droit de sa chambre. Il continue sa silencieuse avancée et trébuche sur un emballage de steak haché. Un craquement sonore en jaillit. Un sifflement rauque lui répond. Dave se précipite, plonge sur la table de chevet, saisit son arme et se retourne. C'est alors qu'il fait face à son adversaire. Le seul prédateur à pouvoir se glisser par le velux entrouvert. Une murène. Elle est enroulée dans son lit, entourée de paquets de poissons panés et de papiers cellophane. Attiré par la nourriture de Noburo et par la sombre fraîcheur de la maison, le monstre s'est installé et compte bien défendre son antre. Dave lui, veut juste venger son ami. Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité... et fit feu. La bête évita le coup, se coulant sur le côté avant d'attaquer. Dave vit l'immense gueule, la double rangée de dents du monstre puis... se réveilla en sursaut. Il était bien dans son lit, mais il contemplait désormais son aquarium, et pensa qu'il fallait vraiment le déplacer de sa chambre.

Le scientifique (Julien Schaeffer)

Il braqua l'arme droit devant lui dans l'obscurité, Mike avait très peur car à tout moment, il pouvait finir sa vie dans cet appartement désaffecté de la banlieue de Paris. Tout à coup, il entendit un bruit et courut se cacher derrière une armoire.

Mike se demanda comment une invention scientifique pouvait attirer la convoitise de ces gens. Il le savait maintenant; il était tombé dans un guet-apens et les hommes à ses trousses voulaient le faire parler !

Soudain l'un de ses poursuivants apparut dans l'embrasure de la porte, lui aussi armé. Il passa devant l'armoire où Mike était caché. Il bondit de sa cachette, lui asséna un violent coup de crosse dans la nuque, son adversaire poussa un cri et s'écroula. Mike récupéra l'arme de celui-ci, mais le cri alerta ses poursuivants qui apparurent à la porte.

Un échange de coups de feu s'ensuivit mais Mike réussit à se dérober. Pris de panique, il s'enferma dans une pièce et découvrit avec horreur qu'il n'avait pas d'autre choix que de sauter par la fenêtre pour leur échapper. Heureusement, un buisson atténua sa chute et il s'enfuit dans les champs. Il était encore vivant, mais pour combien de temps.

Le moment choisi (Agnieszka Gross)

Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité humide de la vieille église. *Dans quelques minutes tout sera fini* – pensa l'homme en serrant dans la main ce qu'il lui restait de plus cher, ... une poignée de vieilles photos.

- Tu as ce qu'il faut ? La voix presque mécanique du nettoyeur lui glaça le dos.

- Ah, oui, bien sûr, voilà le reste, répondit l'homme à voix basse en essayant de calmer le tremblement de son corps, ça doit être bon.

Finalement, cet homme s'estimait heureux. Son aisance financière lui permettait de prolonger sa vie de cinq ans, mais surtout de choisir le moment, l'endroit et la manière dont il allait mourir.

Tout le monde n'avait pas cette chance car de manière générale, à défaut d'argent, la limite d'âge était fixée par la loi à soixante ans. C'étaient donc les nettoyeurs qui étaient chargés de liquider le surplus humain le plus rapidement possible. Toute méthode pour y arriver était autorisée et il était impossible d'échapper à la traque. Les puces électroniques greffées au cerveau empêchaient bien cela.

Sans maladies, sans infirmités, en ayant atteint une espérance de vie théorique de cent dix ans, l'homme ne pouvait qu'en profiter soixante. La reproduction interdite à la population depuis longtemps, était confiée à des gros laboratoires génétiques qui s'occupaient de la sélection plus vraiment naturelle. Les embryons servaient surtout à des essais de colonisations des planètes voisines.

La vie sur terre arrivait à son terme tout comme celle de cet homme.

Il ferma les yeux.

- Je suis prêt. Cette fois-ci sa voix était forte, déterminée.

Un seul coup retentit, propre, net. Le corps de l'homme glissa doucement le long du mur. Sa main serrait toujours les photos. Les instants de bonheur qui l'avaient accompagné jusqu'au bout.

Le duel (Michel Hintzy)

La mouche bourdonnait dans la pénombre de la vieille grange. Pierre était immobile, aux aguets, il était là, tel un fauve, attendant le moment propice pour bondir sur sa proie. Où était-elle, cela faisait une éternité qu'il n'avait plus perçu le moindre signe de sa présence. Elle aussi devait attendre, tapie, lequel des deux ferait le premier geste qui allait le trahir. La sueur lui dégoulinait le long du dos, trempant son t-shirt et picotant ses yeux. Il respirait à peine, cherchant à concentrer tout son être sur ses sensations. Il sursauta, un bruit ténu venait de l'alerter, un craquement sur sa droite, vers le fond du bâtiment. Il tourna lentement la tête mais ne vit rien. Un deuxième bruit le fit frémir, confirmant sa première impression. Il fallait se déplacer, était-ce un piège pour l'obliger à se découvrir, il n'avait pas le choix. L'heure approchait et il fallait en finir, le soleil commençait à descendre sur l'horizon, quand le disque d'or disparaîtrait il serait trop tard, plus rien ne pourrait le protéger de la créature. Son corps mince se déplaça doucement, il avança, silencieux tel un chat. Tous ses sens étaient en alerte, il fallait rester à couvert le plus longtemps possible, longer la vieille charrette pour éviter de se faire repérer. Courbé, il fit quelques pas puis scruta le fond de la grange. La poussière scintillait telle de l'or en paillettes dans les flèches de lumière passant à travers les planches disjointes de la porte. Elles zébraient le bric-à-brac entassé, faisant surgir des formes abstraites et oppressantes dans la lourdeur de cette fin d'été. Rien ne bougeait, pas le moindre signe de présence, était-il devenu la proie ? L'autre le guettait-il ? Salivant à l'avance et attendant le moment propice pour mettre fin à ce combat. Pierre raffermi sa main moite sur la crosse de son pistolet, sa gorge était sèche. Il braqua l'arme devant lui dans l'obscurité, il le sentait, la fin était proche.

- Pierre, Marie, le goûter est prêt, qui a gagné le droit de manger le dernier cône de glace au chocolat ?

- Maman, hurlèrent en cœur les deux enfants. On avait presque fini, c'est pas drôle.

Marie émergea d'une botte de foin, vêtue de sa panoplie de vampire, suivie de Pierre arborant, d'un air dépité, son pistolet aux balles d'argent.

Rouge flamme (Mélanie moulin, 15 ans)

Il braqua l'arme devant lui, la brandissant dans l'obscurité...

La pénombre de la forêt lui faisait face et il apercevait distinctement les deux yeux jaunes qui le fixaient, à seulement quelques mètres devant lui. Ils semblaient être la deuxième source de lumière après la lune, brillant comme deux lanternes au milieu de la nuit.

Julien était le premier à trouver l'animal évadé.

« Attention, quand les grands loups du Nord se sentent en danger, ils peuvent se révéler agressifs. Ne prenez aucun risque et n'hésitez pas à utiliser vos fléchettes soporifiques. Dépêchez-vous, le directeur le veut de retour au zoo avant demain matin ! » Avait énoncé son chef avant le départ de la brigade de police pour cette opération spéciale dans le bois de Vincennes.

Julien y repensa tout en pointant son arme sur les yeux jaunes aux pupilles verticales.

Voilà déjà deux heures qu'ils cherchaient ce fichu loup, dans le noir et la bruine de novembre. Il n'était pas fâché de le trouver enfin !

Le policier s'apprêtait à sortir son talkie-walkie pour avertir ses collègues sans effrayer la bête lorsqu'il se figea, suspendant son geste. Des pupilles verticales ? Les loups du Nord avaient-ils les pupilles verticales ?

Sentant son trouble, l'animal se rapprocha et sortit de l'ombre. Julien vit les yeux jaunes avancer vers lui, toujours aussi brillants, le fixant avec intensité. La bête sortit du couvert des arbres, entra dans un rayon de lune. Julien hurla et déversa la totalité de son chargeur de fléchettes sur l'animal qui se trouvait face à lui. Jamais il n'aurait imaginé rencontrer une telle créature. Même dans ses pires cauchemars.

Mais il était trop tard, les fléchettes furent sans effet et sa dernière pensée fut pour le patron du parc animalier : cet énorme dragon rouge flamme aurait fait merveille auprès des visiteurs du zoo...

Une certaine nuit (Christiane Fourel)

Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité, tremblant, le souffle court et cependant, il se voyait continuer à avancer doucement dans cette nuit absolue, silencieuse, comme soumis à un automatisme plus fort que lui. Il se sentait seul, absolument seul. Un bruit bizarre lui fit dresser les cheveux sur la tête avant qu'il ne se rende compte que c'était de lui que venait ce gémissement doux, continu. Il continuait d'avancer, de cette démarche lente, très lente mais résolue. Une certitude lui intimait l'ordre d'avancer ; il fallait avancer... Puis il sentit un peu d'air frais, devina une lueur lointaine devant lui ; toujours dans ce même automatisme, moitié lucide, moitié hagard, avec le pistolet tenu braqué droit devant lui, il se sentit petit à petit happé par cette lueur, cet air frais et doux et se retrouva dans une aube encore incertaine, celle qui est pleine d'inquiétude mais aussi pleine de promesses. C'est ainsi qu'il la ressentait. Maintenant, l'atmosphère, l'air qu'il respirait, un certain environnement lui disaient qu'il y avait de l'eau, de l'eau très proche. Oui, c'était bien ça. L'eau était là, à l'infini, une barque amarrée. Il arriva jusque-là, respira profondément, son bras s'abaissa, l'arme tomba à terre et son corps retrouva sa capacité de se mouvoir simplement pour s'emparer de la barque, des rames et de glisser, glisser sur cette eau scintillante, sous le disque rouge qui apparaissait comme un astre rassurant, bienveillant dans cette vision de commencement du monde.

Si tu avais pu (Bernard Lagarrigues)

Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité. Le chargeur était garni et bien en place. Il le savait car il l'avait vérifié maintes fois, froidement, mécaniquement. Il avait introduit les balles, une par une, avec méthode et application, comme un écolier studieux qui prépare son cartable le soir avant le coucher. De belles balles 9mm qui luisaient sous sa petite lampe de bureau. Le métal poli à la perfection projetait de petits éclats de lumière sur ses classeurs et ses livres de cours jetés à l'arrache après la journée. Rien n'était en ordre sur ce bureau, ni dans sa chambre, ni dans sa vie d'ailleurs.

Rien ne l'avait vraiment été un jour. Il était né par hasard, par accident comme l'on a coutume de le dire, une pilule restée au fond d'un sac à main, un préservatif oublié au fond d'une poche, une rencontre de fortune entre deux paumés, entre passion et dépression.

Il n'avait pas été désiré et on le lui avait clairement fait sentir dès le début, même à l'état embryonnaire mais il avait quand même eu la force de venir la vie, comme ça, juste pour voir s'il n'y avait quand même pas un peu d'amour à recevoir.

18 ans plus tard, son constat était implacable. De l'amour il y en avait, c'est sûr, il y a en avait même beaucoup, mais jamais pour lui. Un père parti, limite inconnu, une mère froide, glaçante qui s'enfilait les antidépresseurs comme d'autres les Mars glacés en été.

La suite ? Des foyers d'accueils insalubres et dangereux, des familles d'accueil à la Zola ? Non, même pas, juste la vie ordinaire d'une famille monoparentale sans ressources. La débrouille, la solitude, la visite des services sociaux de temps à autre et surtout la télé. La télé jusqu'à plus soif, la télé le matin, la télé en rentrant de l'école, la télé le soir jusqu'au bout de la nuit, de toutes façons sa mère et ses somnifères avaient lâché l'affaire depuis longtemps.

Il avait tout appris par la télé, normal il regardait tout, tout le temps, des dessins animés aux matches de foot, des séries américaines aux magazines littéraires. Sa culture générale et sa connaissance de la chose politique interrogeaient d'ailleurs beaucoup ses profs, son isolement aussi.

Mais ils se trompaient, ils avaient tout faux, il n'était pas seul. Si, au début bien sûr, un petit peu, alors petit à petit, il s'était créé son monde à lui, son monde de jeux vidéo dans lesquels on peut être le maître du monde, dans lesquels on peut se faire aimer, dans lesquels on peut se venger. Il jonglait d'un écran à l'autre, le casque sur la tête, sans jamais regarder à l'extérieur.

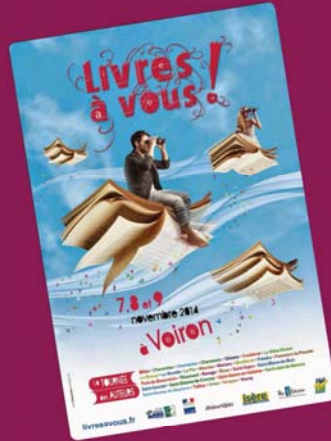
Ça lui faisait trop mal de regarder dehors, tous ces gens qui se parlent, qui rient ensemble quelquefois, qui se tiennent même par la main et qui s'embrassent de temps en temps, surtout ceux de son âge. Alors il ne

regardait jamais par la fenêtre, juste l'écran de son ordinateur ou celui de la télé. Il avait aussi vu de nombreuses émissions d'investigations criminelles, des affaires résolues ou non, il connaissait parfaitement l'étendue des moyens de recherches dont disposaient maintenant les forces de l'ordre.

Il savait tout ça, il savait la perpétuité ou au mieux l'hôpital psychiatrique, il savait mais il s'en foutait. Il connaissait la fin. Il voulait qu'elle arrive.

Il fait froid en décembre avant Noël, il fait sombre aussi, même le matin. Il partit plus tôt que d'habitude et se posa contre un arbre, près de la grille du lycée. Comme d'habitude, personne ne le remarqua. Au bout de cinq minutes le premier bus arriva, tout grouillant de lycéens endormis et déjà amoureux. Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité.

Avant de presser sur la détente, il se remémora juste le pilulier de sa mère la veille au soir avec sa dose inhabituelle et le petit mot qu'il avait laissé à côté d'elle : « J'aurais juste voulu que tu m'aimes »



Ce recueil a été réalisé à l'occasion de la 6^{ème} édition du festival « Livres à Vous ! », organisé les 7, 8 et 9 novembre 2014 par le service d'animation de la lecture publique de l'EPCC Grand Angle. Une invitation à écrire a été lancée par Philippe Renard (association Dédicaces) en résidence au Grand Angle. Plus de 60 auteurs amateurs ont répondu à cette invitation en se laissant porter par cette phrase, proposée par Marcus Malte, invité d'honneur du festival :

« Il braqua l'arme droit devant lui, dans l'obscurité... »

Création graphique : petit-soleil.com

